This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Crus
92
2

Digitized by Google

Bibliotheque
de M. le comte Riant

CTUS 92.2

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT

MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST

MDCCCC

BOUGHT WITH INCOME OF THE
HENRY L. PIERCE FUND

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MARC DE VINTIMILLE

OU

LES CHEVALIERS DE RHODES,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR

LUDOVIC DE VAUZELLES,

Conseiller à la Cour impériale d'Orléans.

« Grande honte certes pour les princes chrestiens d'alors, qui s'amusans à s'entre-tuer, se ruiner et se despossséder les uns les autres de leurs terres et estats, laissèrent ainsy misérablement perdre ces gens de bien de chevalliers ! Car le moindre secours qui leur fust venu de la chrestienté, ils étaient sauvés. »
(BRANTÔME.)

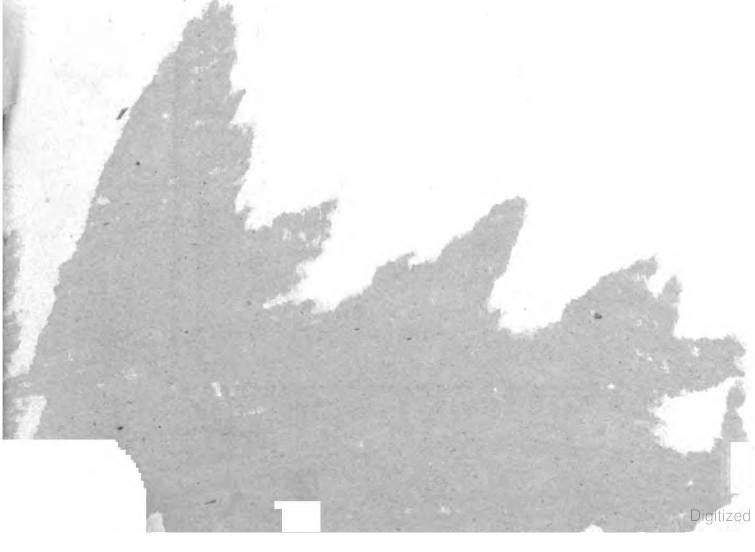
« *Nulla, Vozelle, tuos Lethe delebit honores.* »
(Jacques DE VINTIMILLE.)

PARIS,
CH. DOUNIOL,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue de Tournon, 29.

ORLÉANS,
H. HERLUISON,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Jeanne-d'Arc, 17.

1866

Digitized by Google



Digitized by Google

MARC DE VINTIMILLE

ou

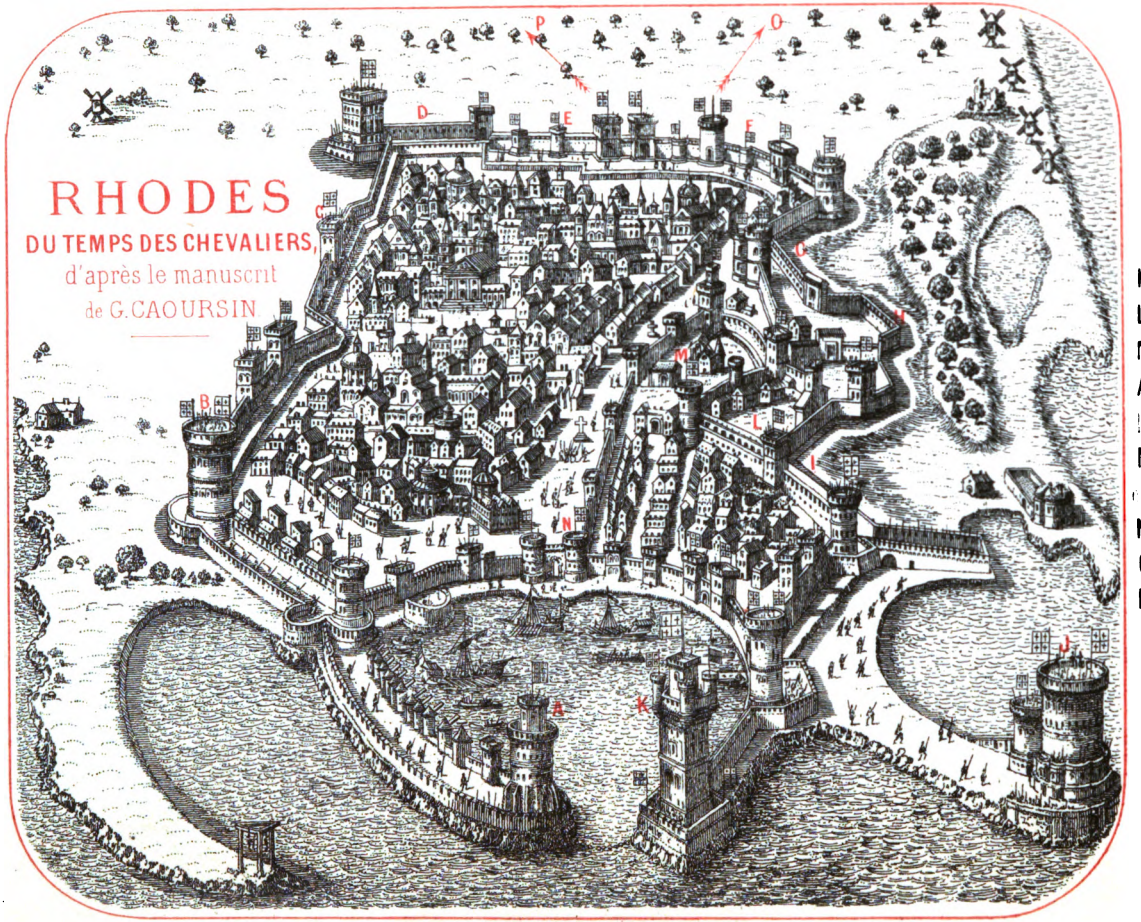
LES CHEVALIERS DE RHODES.

Digitized by Google

ORLÉANS. IMPRIMERIE DE GEORGES JACOB, CLOITRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

Digitized by Google

Digitized by Google



A. Fort Saint-Jean
B. Muraille des Juifs
C. Poste d'Italie
D. Poste de France
E. Poste d'Espagne
F. Poste d'Angleterre
G. Poste d'Allemagne
H. Poste de Provence
I. Poste d'Auvergne
J. Fort Saint-Nicolas

K. Fort Saint-Michel
L. Palais du Grand Maître
M. Église de Saint-Jean
A.K.J. Fortifications depuis les Portugais
N.M.G.H.I.K. Vue des murs et Auberges des Chevaliers
N.B.C.D.E.F. Vue de la ville
O. Mont Saint-Étienne
P. Mont Paterne

Digitized by Google

MARC DE VINTIMILLE

OU

LES CHEVALIERS DE RHODES,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR

LUDOVIC DE VAUZELLES,

Conseiller à la Cour impériale d'Orléans.

« Grande honte certes pour les princes chrestiens d'alors, qui s'amusans à s'entre-tuer, se ruiner et se despossséder les uns les autres de leurs terres et estats, laissèrent ainsy misérablement perdre ces gens de bien de chevalliers ! Car le moindre secours qui leur fust venu de la chrestienté, ils étaient sauvés. »
(BRANTÔME.)

« *Nulla, Vozelle, tuos Lethe delebit honores.* »
(Jacques DE VINTIMILLE.)

PARIS,
CH. DOUNIOL,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue de Tournon, 29.

ORLÉANS,
H. HERLUISON,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Jeanne-d'Arc, 17.

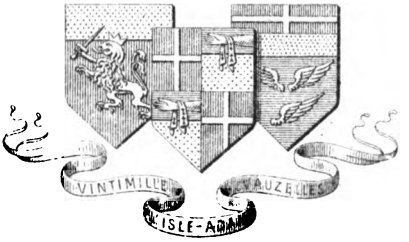
1866

Digitized by Google

Crus 92.2

Harvard College Library
Riant Collection
Henry Lillie Pierce Fund
May 7, 1900.

Digitized by Google



NOTICE

SUR L'ORDRE DE RHODES

ET LES PRINCIPAUX PERSONNAGES.

Marc de Vintimille, issu des comtes souverains de ce nom, de la branche des Lascaris, et par sa mère de la famille impériale des Paléologues, était le frère aîné de Jacques de Vintimille, littérateur et magistrat, dont je publiai l'an passé la biographie (1). On ne sait de lui que ce qu'en disent les mémoires manuscrits laissés par Jacques, c'est-à-dire qu'embarqué jeune encore sur le vaisseau du grand-maître de l'Isle-Adam, après la prise de Rhodes par les Turcs, en 1522, il suivit

(1) Orléans, Herluison, 1865, in-8°.

Digitized by Google

pendant quelques années la fortune errante des défenseurs de cette île, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et s'établit avec eux dans l'île de Malte, lorsqu'elle leur eut été inféodée par Charles-Quint. Il remplit longtemps auprès de l'ordre de Malte la charge de grand-vicomte, puis revint dans sa seigneurie patrimoniale du Cunio, près Ventimiglia, où il épousa Thomasine de Galioni, d'une noble famille génoise, dont il eut deux fils qui moururent sans postérité.

Le drame qu'on va lire se rattache à l'un des plus émouvants épisodes du siége de Rhodes. Il n'est donc pas hors de propos de rappeler succinctement ce que c'était que l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, le plus illustre, sans contredit, des ordres religieux et militaires qui durent leur origine aux croisades. L'institution, sous la règle de saint Augustin, des Hospitaliers de Saint-Jean ou chevaliers de l'Hospital, avait pour objet tout à la fois le service des malades et des pauvres, et la défense de la Terre-Sainte. Obligés de quitter Jérusalem avec les princes latins, ils résidèrent successivement en Phénicie, en Syrie, dans l'île de Chypre. Ils s'emparèrent de Rhodes en 1309, s'y maintinrent jusqu'en 1522, et s'établirent à Malte en 1530. C'est à leur séjour dans ces

Digitized by Google

deux îles qu'ils durent les noms de chevaliers de Rhodes et de Malte. Ils furent, pendant tout le moyen âge, les principaux défenseurs de la chrétienté contre l'islamisme, et jusqu'à la fin du dernier siècle, les protecteurs dans le Levant du commerce européen contre les entreprises des Barbaresques. Ils se recrutaient parmi la première noblesse de l'Europe, et se divisaient, sous le gouvernement d'un grand-maître, en plusieurs corps, appelés *langues*, d'après les royaumes ou provinces auxquels ils appartenaient. Leur habillement en temps de paix était une longue robe noire descendant jusqu'aux pieds, recouverte en haut d'un manteau noir, auquel était attaché un capuce pointu, ce qui le fit nommer manteau à bec ; une croix blanche à huit pointes y était cousue et placée sur la poitrine, du côté du cœur. Quand ils allaient à la guerre, ils recouvraient leur armure d'une casaque ou soubreveste rouge (*sopra veste*), décorée par devant et par derrière d'une croix blanche pleine et droite, comme celle, en champ de gueules, qui servait d'enseigne à la Religion.

C'est à des Français que cet ordre, fondé par le Provençal Gérard Tunc, dut sa principale illustration. Sans parler d'un Raymond du Puy, d'un Foulques

Digitized by Google

de Villaret, d'un Dieudonné de Gozon, dont les exploits appartiennent en quelque sorte à la légende, on sait de quel éclat brillèrent, à des époques moins éloignées de nous et mieux connues, un d'Aubusson, un l'Isle-Adam, un La Valette-Parisot! Le lecteur aimera sans doute à retrouver ici ce qui fut dit à ce sujet par le chancelier de l'Hospital, à l'instant même où le jeune roi Charles IX et la reine-mère, se trouvant à Plessis-les-Tours, reçurent l'heureuse nouvelle de la délivrance de Malte, assiégée par les Turcs et défendue par La Valette. « Surquoy, dit Brantôme (1), « M. le chancellier de l'Hospital, ce grand et non- « pareil sénateur, qui estoit présent, après que tout « fut dict, prit la parolle et l'addressant à la reyne, « luy dict : « Madame, c'est un poinct fort remar- « quable en cecy, qu'en trois gros et signalés sieges « qu'ont soufferts ces braves chevalliers de Sainct- « Jean des infidelles et des Turcs, les grands maistres « qui ont dedans leurs places commandé, sont esté « tous François; si que l'on diroit que Dieu les avoit « esleus, suscités et appellés pour en planter la vive

(1) *Hommes illustres et grands capitaines françois,* liv. IV, *Parisot.*

Digitized by Google

« gloire et plus grande que des autres nations, et que,
« comme vrays et anciens chrestiens, ils estoient
« destinés par-dessus les autres à deffendre le nom
« chrestien. L'un fut le grand maistre d'Aubusson,
« qui deffendit si vaillamment Rhodes contre le
« grand soudan d'Egypte (1), qu'il contraignit d'en
« lever le siège et se retirer avecques sa grande
« honte et perte de ses gens. L'autre fut M. le
« grand maistre de l'Isle-Adam, à ce dernier siege de
« Rhodes, qu'il soustint six mois durant, sans nul
« secours de prince chrestien, et puis reduict à toute
« extremité, la quitta par une très-belle et très-hon-
« norable capitulation. Encor, en quelque estat et
« contraincte qu'il fust, sans un traistre chevallier
« portugais, qui meschamment trahit son Dieu, sa
« religion, son grand maistre et ses compaignons, et
« sans aussy un médecin juif renié, il ne fust esté
« jamais pris, et eust faict retirer aussy bien sultan
« Soliman, comme l'autre fit son ayeul. Le troisième
« fut M. Parisot, que vous voyez de frais et de nou-
« veau ce qu'il a faict en cestuy-cy, et en est demeuré
« victorieux. »

(1) Contre Mahomet II, empereur des Turcs, en 1480.

Digitized by Google

« La reyne, qui estoit curieuse de sçavoir toutes « belles choses, respondit: « Vrayement, monsieur le « chancellier, voylà une observation très-belle et « digne d'estre remarquée et recueillie. » En se tour- « nant vers le roy, qui estoit encor jeune, la luy fit « noter, et le grand honneur que ce luy estoit et à « son royaume et regne : et sur ce, se mirent à dis- « courir quel siege des trois avoit esté plus grand, « plus dangereux et fascheux. »

Sans décider une question que laissèrent en suspens de si augustes personnages, on peut dire avec vérité que le grand-maître de l'Isle-Adam succomba avec autant de gloire que son prédécesseur et son successeur triomphèrent. Sage autant qu'intrépide, il obtint dans l'infortune les hommages de Soliman lui-même, continua de veiller après la perte de Rhodes sur les débris de son ordre, et eut la joie, avant de mourir, de l'installer à Malte. Il mérita en un mot la belle épitaphe qui, dit-on, fut mise sur sa tombe : *Victrix fortunæ virtus.*

Le chancelier d'Amaral, au contraire, est ce *traistre chevallier portugais* qui, selon Brantôme et les historiens de l'ordre, fit échouer les héroïques efforts de l'Isle-Adam, dont il avait été le concurrent au

Digitized by Google

grand-magistère, après la mort de Fabrice Carretto, en 1521. Convaincu d'avoir entretenu des intelligences avec le Sultan pendant le siége, il fut condamné à mort, livré à la justice séculière, et décapité le 8 novembre 1522, sur la grande place de Rhodes. Il mourut avec une dure inflexibilité, *ne demanda pardon,* dit un témoin oculaire (1), *ni à Dieu ni à homme vivant, ni ne voulut regarder l'image de la glorieuse vierge Marie, laquelle on lui présentait.* Tel n'est point, j'ai hâte de le dire, le personnage que j'ai peint sous le nom de d'Amaral; car, en lui conservant sa physionomie historique, il n'eût été qu'odieux : j'ai recherché au contraire quels secrets mouvements avaient dû agiter cette âme de traître dans un temps de foi, sans perdre de vue qu'investi des plus hautes dignités de l'ordre de Rhodes, le chancelier avait mérité, par de rares talents et des qualités de premier ordre, son élévation.

De Blaise Diez, serviteur de d'Amaral, qui, condamné avec son maître, fut exécuté deux jours avant lui, je n'ai guère conservé que le nom.

George de Vauzelles, chevalier de Rhodes, com-

(1) Le commandeur de Bourbon.

Digitized by Google

mandeur de la Torrette, de la Rochette et du temple d'Ayen, et plus tard receveur général du grand prieuré d'Auvergne, était le frère puîné de Matthieu de Vauzelles, conseiller-échevin de Lyon et avocat général au parlement de Dombes, l'un de mes ancêtres paternels. Ami particulier de l'Isle-Adam, dont un *factum* imprimé à Lyon en 1630 prétend qu'il dut remplacer comme grand-maître l'un des successeurs, il porta pendant le siége l'étendard de la religion ou le guidon du grand-maître, et fut blessé en le défendant contre l'ennemi. Guichenon, Le Laboureur, Colonia, Pernetti, parlent de lui avec éloges; Menestrier le cite parmi les plus illustres capitaines que Lyon ait produits. Le chevalier Jacques Fontaine, son contemporain, dit qu'il se signala (*egregium sanè de se specimen exhibuit*) en défendant les bastions d'Italie, d'Angleterre et d'Espagne, lors du fameux assaut que Soliman fit donner à la ville le 24 septembre. « Les historiens célèbrent à l'envi, dit à son « tour Pantaléon, auteur allemand, la gloire militaire « dont se couvrirent en cette circonstance Villiers lui- « même, George de Vauzelles, Lyonnais, des Tours, « Espagnol, et Jean-Antoine, de l'ordre des Francis- « cains. — Cependant, ajoute-t-il, tous y firent des

Digitized by Google

« prodiges (1). » J'ai raconté dans la *Vie de Jacques de Vintimille,* quelle étroite affection avait existé entre Vauzelles et Alexandre de Vintimille, père de Marc et de Jacques; comment Alexandre, blessé mortellement dans une sortie, avait remis à George son épée, en lui recommandant ses enfants; comment George, après avoir sauvé la vie au plus jeune fils de son ami, l'avait conduit en France, et fait élever à Lyon; enfin quels touchants témoignages Jacques de Vintimille avait donnés de sa reconnaissance à son bienfaiteur dans ses poésies latines, et quel hommage il avait rendu à sa valeur, non seulement dans la pièce manuscrite qui commence ainsi :

O quàm excellebas, qualis quantusque ruebas,
Millia Turcarum cùm tibi terga darent!

mais encore dans un poème inédit, en trois chants, intitulé : *De Bello Rhodio,* et consacré tout entier à la gloire de George (2). J'ai parlé aussi du goût éclairé

(1) *Militaris ordinis Johannitarum, Rhodiorum aut Melitensium equitum historia nova, libris duodecim comprehensa,* authore Henrico Pantaleone, physico Basiliensi. (Basileæ, 1581, in-fol., p. 197.)

(2) Biblioth. imp., mss., fonds latin, 6069. — Jeanne, fille uni-

Digitized by Google

de Vauzelles pour les lettres; de sa libéralité, attestée par l'antiquaire Guillaume du Choul, son ami; enfin des mémoires cités par Fontaine, mais aujourd'hui perdus, qu'il avait laissés sur les événements du siége.

Ce Jacques Fontaine, de Bruges (*Jacobus Fontanus, Brugensis*), chevalier de Rhodes, était juge des appellations, *jus Rhodiis dicebat,* dit Pantaléon; et c'est pour cela que quelques auteurs le qualifient, et qu'il se qualifie lui-même de jurisconsulte. Il a écrit une histoire latine du siége de Rhodes, en trois livres, qui

---

que de Jacques de Vintimille, fut mariée, vers 1570, à Melchior Bernard de Montessus, gouverneur de la citadelle de Châlon. Sa postérité existe encore en Bourgogne, où elle est dignement représentée par M. Jean-Baptiste Bernard de Montessus, comte de Rully et Ballore, et ses enfants, qui habitent le château féodal de Rully, près Chagny, dans le département de Saône-et-Loire. La famille de Montessus, l'une des plus anciennes et des plus respectables de cette contrée, a fourni plusieurs chevaliers à Rhodes et à Malte. Elle a naguère reconnu, par la plus gracieuse hospitalité, les soins paternels que son illustre ancêtre reçut, il y a trois siècles et demi, dans ma famille; et de mon côté, j'ai voulu consacrer des relations si heureusement reprises, en donnant au nom de Montessus, dans le quatrième acte de ma pièce, la place honorable qui lui appartenait à Rhodes, dès le siége de 1480, sinon celle que lui ont méritée depuis en Bourgogne de nouveaux services et de grandes alliances.

Digitized by Google

est, avec la relation française du commandeur Jacques de Bourbon, le plus précieux document que l'on possède sur le siége de 1522.

Isabelle et Gulnare n'ont jamais existé : l'histoire m'a fourni les couleurs, plutôt que le dessin de cet ouvrage.

Le temps, qui détruit tout, jusqu'aux haines traditionnelles des peuples, a respecté quelques témoins des grandes luttes de l'Orient et de l'Occident. Les canons de Rhodes, ceux-là mêmes que pointèrent contre l'infidèle les d'Aubusson, les l'Isle-Adam et leurs frères d'armes, viennent d'être offerts à l'Empereur par le successeur des Mahomet et des Soliman, le sultan Abd-ul-Aziz, et déposés au Musée d'artillerie de Paris, où chacun peut toucher leur bronze et s'étonner de leur grandeur !

Menton, près Ventimiglia, 4 avril 1866.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

Frère PHILIPPE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, grand-maître de Rhodes.

Frère ANDRÉ D'AMARAL, grand-chancelier de Rhodes, grand-prieur de Castille.

Frère GEORGE DE VAUZELLES, chevalier de Rhodes, commandeur de la Torrette, de la Rochette et du temple d'Ayen.

Comte MARC DE VINTIMILLE, jeune gentilhomme, page de Rhodes.

Frère JACQUES FONTAINE, chevalier, juge des appellations de Rhodes.

LE GRAND MARÉCHAL, bailli de la langue d'Auvergne, chevalier de Rhodes.

BLAISE DIEZ, Portugais, écuyer de d'Amaral.

SÉLIM, esclave turc, au service de d'Amaral.

GULNARE, princesse turque.

ISABELLE ou ZEHRA, jeune musulmane, prisonnière de d'Amaral.

CHEVALIERS, PAGES DE RHODES, SOLDATS.

La scène est dans la ville de Rhodes, assiégée par les Turcs, en 1522 (1).

---

(1) On trouvera d'utiles indications pour les costumes et les décors dans le précieux manuscrit de Guillaume Caoursin sur le siége de 1480 (Biblioth. imp., fonds latin, 6067, petit in-folio sur vélin), et dans l'atlas des *Monuments de Rhodes*, par le colonel Rottiers (Bruxelles, 1828).

Digitized by Google

MARC DE VINTIMILLE

OU

LES CHEVALIERS DE RHODES.

ACTE PREMIER.

La plate-forme crénelée de la tour du bastion d'Auvergne, dominée par les étendards de la Religion de Rhodes, *écartelés, au premier et au dernier, de gueules, à la croix d'argent, qui est de la Religion; au deux et au trois, d'or, au chef d'azur, chargé d'un dextrochère d'argent, avec l'aumusse ou fanon d'hermines, qui est de l'Isle-Adam.* Dans l'intervalle des créneaux, plusieurs pièces de siége, mortiers et coulevrines. A gauche, ouverture de l'escalier qui, de la tour, donne accès sur la plate-forme. Dans le lointain, la masse noire du fort Saint-Nicolas, dominée par des étendards semblables à ceux de la tour d'Auvergne et éclairée par un fanal. La lune brille au haut du ciel.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIEZ, VINTIMILLE.

Diez, une lanterne sourde à la main, franchit avec précaution les derniers degrés de l'escalier, et arrive sur la plate-forme, dont il explore avec soin toutes les parties.

DIEZ, se penchant sur l'ouverture de l'escalier.

Il n'y a personne ; vous pouvez monter.

Digitized by Google

VINTIMILLE, arrivant sur la plate-forme.

Tu vois bien que Dieu nous protège !

DIEZ.

Prenez ma lanterne ; elle vous servira pour descendre.

VINTIMILLE, refusant la lanterne.

Sois tranquille, j'ai des yeux de lynx. — Diez, es-tu bien sûr qu'elle viendra ?

DIEZ.

Sans doute, puisqu'elle me l'a promis. A moins que...

VINTIMILLE.

Et quoi ?

DIEZ.

Ces jeunes damoiselles sont si fantasques !

VINTIMILLE.

Oh ! Isabelle n'est pas comme les autres.

DIEZ.

La personne que l'on aime n'est jamais comme les autres. Il n'y a que les amoureux qui se ressemblent.

VINTIMILLE.

Tu es un méchant.

DIEZ.

Je vais vous dire où nous sommes, car il importe que vous le sachiez, et vous ne songez guère à me le demander.

VINTIMILLE.

C'est vrai ; je t'ai suivi les yeux fermés, et tu aurais pu me conduire au bout du monde.

Digitized by Google

DIEZ.

Cette plate-forme est celle de la tour d'Auvergne. De ce côté, est la ville ; de l'autre, le fossé extérieur et le camp des Turcs. Approchons-nous du rempart : ce sont leurs feux que vous voyez sur les pentes du mont Saint-Étienne jusqu'à la mer. Et maintenant, pas d'imprudence ! Vous savez qu'il y va de la vie.

VINTIMILLE.

De la vie ?

DIEZ.

Oui, pour vous comme pour moi, et c'est là le revers de la médaille.

VINTIMILLE.

Ce rendez-vous n'a pourtant rien... de bien coupable ! Tu sais que si l'amour y entre pour un quart, la religion...

DIEZ.

Je sais ce que vous m'avez promis. Mais les chevaliers ne plaisantent pas, et ma consigne est formelle : je dois veiller à ce que personne ne pénètre cette nuit dans la tour. Or, voyez ce que je fais : je vous introduis ici, et j'y laisse monter pour vous rejoindre, qui ? la fille adoptive du chancelier d'Amaral ! Notez que c'est lui qui m'a donné la consigne, et que je suis depuis plus de quinze ans son écuyer !

VINTIMILLE.

Eh ! Diez, n'es-tu pas depuis presque aussi longtemps

Digitized by Google

mon ami? Isabelle et moi, n'avons-nous pas joué, tout enfants, sur tes genoux?

DIEZ, écoutant.

J'entends un pas léger : c'est elle. Dites-lui bien vite ce que vous avez à lui dire, et n'oubliez pas, monsieur de Vintimille, que Dieu vous voit.

VINTIMILLE.

Ah! Diez, si l'on me surprend ici, on pourra m'arracher le cœur, mais non pas me faire prononcer ton nom.

DIEZ, à Isabelle, dans l'escalier.

Venez, madamoiselle.

Isabelle paraît; Diez se retire.

SCÈNE II.

VINTIMILLE, ISABELLE.

VINTIMILLE.

Isabelle!... Ah! je n'espérais plus vous revoir! Ce lieu est désert; il fait nuit : voyez, hélas! où nous en sommes!

ISABELLE.

Eh! que s'est-il donc passé, mon cher Marc? Depuis trois mois que je suis dans cette forteresse!

VINTIMILLE.

Après la mort de mon père, je fus confié aux soins du commandeur de la Torrette, George de Vauzelles, son

Digitized by Google

ami. Vous le connaissez ! c'est plus qu'un tuteur pour moi: mais le chancelier et lui... que vous dirai-je? Ils ne s'aiment pas.

ISABELLE.

Et pourquoi? N'ont-ils pas fait le même vœu? ne poursuivent-ils pas le même but? et quand l'un parle à l'autre, ne lui dit-il pas: Mon frère ?

VINTIMILLE.

Oh! je vais vous l'expliquer. Quand le grand-maître Carretto, ce parent, ce bienfaiteur de mon père, eut cessé de vivre, il fallut lui nommer un successeur. Trois chevaliers se recommandaient alors aux suffrages du chapitre. C'étaient le grand-prieur de Castille et grand-chancelier, frère André d'Amaral ; le grand-prieur d'Angleterre, frère Thomas d'Ocray; enfin le grand-prieur de France, frère Philippe de Villiers de l'Isle-Adam. Ce dernier, quoique absent, l'emporta sur ses rivaux. Or, le commandeur de la Torrette, qui est Français comme Villiers, s'était montré l'un des plus zélés partisans de son élection.

ISABELLE.

Mais tout cela, c'est de la politique : était-ce une raison de nous séparer ?

VINTIMILLE.

Il y a autre chose encore, ma chère Isabelle ; et voulez-vous que je vous parle avec franchise? Un jour, il m'est arrivé de prononcer votre nom devant le commandeur :

Digitized by Google

« La société d'une infidèle, m'a-t-il répondu, n'est point convenable pour un chrétien ! »

ISABELLE.

Oui, je suis musulmane, et j'en fais gloire, comme vous vous honorez d'être chrétien. Erreur ou vérité, songez que ma mère ne m'a pas laissé d'autre héritage.

VINTIMILLE.

Votre mère, Isabelle ! mais vous l'avez à peine connue ! Enlevée dans une île lointaine par les soldats de frère d'Amaral ; recueillie tout enfant par ce chevalier ; élevée sous un nom chrétien parmi les défenseurs de la Croix, vous avez toutes les vertus de nos Rhodiennes, et sans l'esclave dévouée, mais ignorante, qui fut prise avec vous, à peine sauriez-vous ce que c'est que le Coran ! Apprenez de moi combien la loi de l'Évangile est plus douce ; combien les promesses de notre Dieu sont consolantes. Ah ! la foi du chrétien ne laisse aucun vide dans le cœur !

ISABELLE.

Allah, par la bouche de son prophète, nous a fait aussi de douces promesses.

VINTIMILLE.

Mais, seul, Jésus-Christ bénit les infortunés et prend pitié de ceux qui pleurent. O ma chère Isabelle, nous sommes si malheureux l'un et l'autre !

ISABELLE.

Oui, bien malheureux !

Digitized by Google

VINTIMILLE.

Banni de sa patrie, mon père a payé de sa vie l'hospitalité qu'il a reçue dans Rhodes ; quant à ma mère, de graves intérêts l'ont rappelée dans l'île de Lango, où elle est née, et il y a plus d'un mois que je n'ai eu de ses nouvelles.

ISABELLE.

J'ai perdu mon père et ma mère : je n'ai plus personne au monde.

VINTIMILLE.

Vous avez un ami sur la terre, et il ne tient qu'à vous d'avoir bientôt une mère dans le ciel, la reine des anges !

ISABELLE.

Ah ! Vintimille, tout ce que vous me dites me touche.

VINTIMILLE.

Dieu trouble votre cœur pour le subjuguer. Prions ensemble.

ISABELLE.

Quelle est votre prière ?

VINTIMILLE.

Je crois en Dieu, le Père tout-puissant ; en Jésus-Christ, son Fils unique ; au Saint-Esprit.

ISABELLE.

Tenez, Marc : là où la plante a ses racines, il faut qu'elle meure. Moins exigeant que vous, le chancelier n'a jamais essayé de me contraindre. Je veux croire ce

Digitized by Google

qu'a cru ma mère, pour partager un jour, heur ou malheur, sa destinée.

VINTIMILLE.

Entre le ciel et l'enfer, il est un lieu où l'âme qui n'a péché que par ignorance se purifie. Là, les peines ne sont que temporelles, et les œuvres des vivants peuvent en abréger la durée. Votre mère est en ce lieu sans doute. Baptisée, vous prierez pour elle.

ISABELLE.

Mais on méprise en tous pays les renégats.

VINTIMILLE.

Eh bien ! il faut nous séparer. (Très-ému.) Adieu.

ISABELLE.

Mon ami, vous ai-je offensé ?

VINTIMILLE.

Vous m'ôtez le seul prétexte qui pût justifier cette entrevue.

ISABELLE.

Le seul ! j'ai donc fait mal en venant ici ? Car je n'avais pas, moi, le prétexte dont vous parlez. Ah ! mon frère, mon frère, que cette parole est cruelle ! vous la regrettez sans doute. (Fondant en larmes.) Hélas ! je ne puis supporter votre mépris, et j'aimerais mieux, je crois, votre haine !

VINTIMILLE.

Du mépris ? de la haine ? Oh ! ce n'est là ni ce que vous méritez, ni ce que j'éprouve, mais le respect, mais

Digitized by Google

l'affection la plus vraie, la plus tendre, la plus durable! (Lui prenant la main.) O ma sœur, combien vous m'êtes plus chère qu'une sœur! Depuis plus d'un an déjà, je porte un grand secret dans mon sein. L'ange Raphaël vous a fiancée à moi dans un rêve. « Voici, me dit-il, que Dieu t'envoie, comme au jeune Tobie, une épouse étrangère : tu toucheras son cœur, et ses yeux s'ouvriront. » Aussitôt je compris que j'avais une mission à remplir auprès de vous, et je fis, vous en souvient-il? une première tentative pour vous amener à Jésus-Christ.

ISABELLE.

Ah! Vintimille, il m'en souvient bien.

VINTIMILLE.

Et depuis ce jour, si vous saviez combien de prières j'ai adressées pour vous à Notre-Dame! Vous me promîtes alors que, de votre côté, vous la prieriez, au moins une fois, de vous éclairer?

ISABELLE.

Je l'ai fait, mais elle ne m'a pas entendue.

VINTIMILLE.

Je vous remis un anneau que mon père avait hérité d'un martyr, et qui renfermait un précieux fragment de la vraie croix.

ISABELLE, le tirant de son sein.

Le voici. Je l'ai toujours porté sur moi, parce qu'il me venait de vous.

Digitized by Google

VINTIMILLE.

C'était dans ma pensée l'anneau des fiançailles; mais aujourd'hui, hélas! et depuis le dernier assaut, je n'ose plus y voir que le signe de l'alliance spirituelle qui unira nos âmes durant l'éternité. Où étiez-vous, ma chère Isabelle, pendant cette terrible journée du 24 septembre? Quel spectacle! nos murailles assaillies tout à coup par plus de cent mille barbares; les compagnies de secours s'élançant dans toutes les directions à la fois, et entraînant avec elles les habitants; des femmes, des enfants, des prêtres, tombant à côté des chevaliers sur la brèche; les boulevards d'Italie et d'Angleterre soulevés à chaque instant par la mine; le bastion d'Espagne disputé pied à pied aux janissaires; les boulets, les bombes, l'incendie, les cris de douleur et de rage; puis le commandeur de la Torrette grièvement blessé, et rapporté sous notre toit sans connaissance! Je crus, à vous dire vrai, que c'était fini, et ne sachant plus que résoudre : « Dieu des Macchabées, m'écriai-je, préserve-la de tes ennemis, ou si tu l'appelles à toi, que ce soit couverte des palmes du martyre! »— Oui, je priais pour vous, sachant bien que si vous mouriez sans être baptisée, je ne vous reverrais ni dans ce monde, ni dans l'autre!

ISABELLE.

Et moi, de mon côté, j'appelais sur vous, sur le chancelier, sur les chrétiens même, la protection d'Allah. J'attendais, dans une terrible anxiété, l'heure de la victoire ou du pillage. Mais quand les hérauts du poste

Digitized by Google

d'Espagne crièrent que les Rhodiens cédaient au nombre, je m'échappai de la tour, je m'élançai vers le palais de votre mère : j'espérais vous préserver de la rage des Turcs, en me faisant reconnaître pour musulmane !

VINTIMILLE.

Fidèle et courageuse amie ! mais non, quoique musulmane, c'est vainement que vous vous seriez exposée pour moi. Ces infidèles ne respectent ni le sexe, ni l'âge ; ils ne considèrent ni la religion, ni la patrie. Ah ! si nous habitions quelque contrée paisible, soit l'ancienne Ligurie, ce berceau de ma famille, soit Lyon, l'opulente patrie de mon protecteur, je ne vous importunerais pas, croyez-le bien, de mes prières ; j'attendrais du temps, de votre amitié, de la grâce divine, votre abjuration. Mais, dans la situation où nous sommes, c'est maintenant ou jamais !

ISABELLE.

On dit qu'une escadre chrétienne fait voile en ce moment vers Rhodes ; qu'elle amène de puissants renforts ; que des membres de l'ordre, partis de tous les points de l'Europe, et suivis d'une noblesse intrépide, se sont embarqués pour voler au secours de leurs frères.

VINTIMILLE.

Mais cette escadre, hélas ! voilà plusieurs mois qu'on l'attend, et les seules galères qui se montrent à l'horizon, ce sont celles de nos ennemis. Ne vous flattez pas, Isabelle, que la ville puisse résister à Soliman : personne ne l'espère ; le commandeur lui-même n'y compte plus.

Digitized by Google

— « Madamoiselle, disait-il à ma sœur après l'assaut, Dieu nous a encore une fois donné la victoire, mais il ne nous reste plus qu'à bien mourir. »

ISABELLE.

On assure que dans cette seule journée, plus de quinze mille Turcs ont péri, et que le Sultan, renonçant à ses projets, a donné l'ordre d'appareiller.

VINTIMILLE.

Des renégats lui ont fait connaître quel était l'état de la ville, et pour nous ôter toute espérance, voici qu'il bâtit un palais sur le mont Philerme.

ISABELLE.

Que faire, hélas?

VINTIMILLE.

Nous résigner; et Jésus-Christ, mais lui seul, peut nous en donner la force. O ma bien-aimée, nous avons à peine vécu, et déjà notre journée est finie. Le bon pasteur, quand vient le soir, rassemble et compte ses brebis. Entrez sur mes pas dans son bercail.

ISABELLE.

Vous possédez mon cœur, demandez-moi ma vie: n'exigez pas que je manque à mon devoir.

VINTIMILLE.

Pensez que je ne jouirai pas du bonheur que je pouvais me promettre de goûter avec vous en ce monde.

ISABELLE.

O mon cher Marc!

Digitized by Google

VINTIMILLE.

Craignez les sévérités d'une religion que vous ne repoussez plus sans la connaître.

ISABELLE.

Vous m'aimez : s'il en est besoin, vous intercéderez pour moi.

VINTIMILLE.

Et si je meurs sans que vous m'ayez procuré la joie de vous voir chrétienne, souvenez-vous que mon âme, même affranchie des liens terrestres, ne souhaitera aucune autre grâce plus vivement.

Bruit de pas dans l'escalier.

ISABELLE.

On vient ; nous sommes perdus : sauvez-vous !

VINTIMILLE.

Où me cacher ? — Ah ! cet affût de canon.

Il se blottit sous une grosse pièce de siége.

SCÈNE III.

ISABELLE, D'AMARAL.

D'AMARAL, apercevant Isabelle, qu'il ne reconnaît pas d'abord.

Quelqu'un ici ? (Il porte la main sur la garde de son épée.)

ISABELLE, faiblement.

C'est moi.

D'AMARAL.

Qui, toi ?

Digitized by Google

ISABELLE, allant à lui.

Isabelle.

D'AMARAL, avec une sévérité mêlée d'étonnement.

Vous en ce lieu, ma fille?

ISABELLE.

Je savais ne trouver personne, n'ayant pas entendu monter la sentinelle. Ma chambre est étroite, aérée seulement par une barbacane... Ici, du moins, on respire.

D'AMARAL.

En effet, on est fort mal dans une forteresse. J'aurais pu vous envoyer au château, où beaucoup de Rhodiennes se sont réfugiées; mais là le maître est arrogant... c'est un Français!...

ISABELLE.

Vous le haïssez!

D'AMARAL.

Je l'évite. J'ai de grands projets, mon enfant, et peut-être pourrai-je vous rendre un jour ce que les hasards de la guerre vous ont ôté, une patrie!

ISABELLE.

Ah! monseigneur, je me trouve si bien auprès de vous, que je redoute une position nouvelle, fût-elle meilleure mille fois. Ne vous préoccupez pas tant d'une pauvre captive. Elevée par un chrétien, il n'y a, je le sens, d'honneur pour vous et de bonheur pour moi que dans le triomphe des chevaliers.

Digitized by Google

D'AMARAL.

Allez en paix, ma fille ; tout s'arrangera pour le mieux.

Sélim arrive ; Isabelle se retire.

SCÈNE IV.

D'AMARAL, SÉLIM.

D'AMARAL.

Eh bien, Sélim ?

SÉLIM, s'inclinant profondément.

Que Mahomet soit avec vous ! Très-haut et très-magnanime chevalier, j'ai vu le Grand-Seigneur. Sa Hautesse ne trouve rien à redire à votre plan. Un peu avant le lever du soleil, vous tiendrez la poterne ouverte, et les janissaires entreront dans la tour.

D'AMARAL.

Très-bien.

SÉLIM.

Quant à votre seigneurie, elle voudra bien attendre sur cette plate-forme un officier turc qui a toute la confiance de Soliman. Profitant de l'obscurité, il y montera par une échelle, et viendra se concerter avec vous. Vous le reconnaîtrez à son casque noir surmonté d'un croissant d'argent, et à ce mot d'ordre : *Allah il Allah !*

D'AMARAL.

Tu m'as bien servi : je te rends la liberté. Que je perde mon nom, si tu ne touches bientôt un gros sac

Digitized by Google

d'aspres sur la cassette du Sultan! Toutefois, ne t'éloigne pas encore; reste à ma disposition dans la tour : c'est toi que je veux charger d'ouvrir, demain matin, la poterne.

SÉLIM.

Entendre, c'est obéir. Disposez de moi comme il vous plaira. (Prêtant l'oreille du côté de l'escalier.) Seigneur, écoutez donc!

D'AMARAL.

Qu'est-ce?

SÉLIM.

On monte, parlez bas.

D'AMARAL, à part.

Ah! le grand-maître!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, L'ISLE-ADAM, en costume de guerre, une sorte de béret rouge sur la tête, et sans autre arme que son épée, HOMMES D'ARMES.

L'ISLE-ADAM, aux hommes d'armes.

C'est bon. Tenez-vous dans l'escalier. (Les hommes d'armes se retirent. — A d'Amaral.) Bonsoir, frère.

D'AMARAL.

Monseigneur... bonsoir.

L'ISLE-ADAM.

Je fais ma ronde de nuit, et je vois que vous faites aussi la vôtre.

Digitized by Google

D'AMARAL.

En effet. Votre Altesse a-t-elle quelque ordre à me donner ?

L'ISLE-ADAM.

Aucun. Ce n'est pas le grand-maître, c'est l'Isle-Adam qui vient vous trouver. Ce Turc est à vous ?

D'AMARAL.

C'est mon esclave Sélim.

L'ISLE-ADAM.

Qu'il nous laisse !

Sélim se retire.

SCÈNE VI.

D'AMARAL, L'ISLE-ADAM.

L'ISLE-ADAM.

Vous savez où nous en sommes. Ce ne sont plus seulement les hommes qui nous manquent : c'est la poudre, c'est le pain. Les secours que j'attendais d'Europe, dispersés sans doute par les tempêtes, n'arrivent pas. L'amiral Trevisan, qui pourrait mettre à notre disposition soixante galères, me fait dire qu'il n'a point d'ordres de Venise, et reste en rade devant Candie. Cependant, l'armée turque se recrute en Caramanie, en Lycie, en Roumélie, dans les îles, à Constantinople. Pour quelques milliers qui succombent, il en renaît cent mille. Saint-Etienne est à eux, Philerme est à eux : la plaine et ses

Digitized by Google

moissons, la plage et ses moulins ! Quant à la ville, ce n'est plus qu'un monceau de ruines. Encore quelques jours, et nous comparaîtrons tous devant Dieu. Que feraient dans un pareil moment les soldats de la légion Thébaine ? Amis, ils s'embrasseraient ; ennemis, ils voudraient au moins se donner la main ! (Tendant la main à d'Amaral.) Serez-vous le dernier à me tendre la vôtre ?

D'AMARAL, sans lui donner la main.

Votre Altesse oublie que l'on ne donne la main qu'à ses égaux.

L'ISLE-ADAM, courroucé.

D'Amaral !... Oseriez-vous manquer de respect au grand-maître ?... Après ce que j'ai fait !...

D'AMARAL, frémissant.

Monseigneur !

L'ISLE-ADAM, avec calme et dignité.

Je pourrais, comme gentilhomme, exiger de vous une réparation par l'épée ; mais nos statuts s'y opposent. Je pourrais, comme souverain, vous punir ; mais cela ne serait pas digne moi. Je me retire. Aussi bien, n'étais-je venu que pour rendre hommage à celui qui a dit aux hommes : Je vous laisse ma paix ! Vous avez méconnu mes intentions ; mais vous vous souviendrez, je l'espère, que les anciens croisés ne se refusèrent jamais devant l'ennemi ce qu'ils appelaient la *Trève de Dieu*, c'est-à-dire la suspension de leurs inimitiés particulières.

Il se retire.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

D'AMARAL, seul.

Détestable hypocrite! va, ton règne est fini! C'est peu de l'emporter : il fait le généreux ! C'est peu de me haïr : il vient m'humilier ! — Et quand il serait sincère ?... Oublier ! pardonner ! est-ce donc si difficile, quand on peut tout? Le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans? Je le crois bien ! il fait son métier de roi, et n'en est que plus respecté. On souhaite le pouvoir ! mais c'est pour cela. Grand-maître de Rhodes, j'aurais voulu, moi aussi, faire admirer ma longanimité, et peut-être, au lieu de promettre à mes compagnons le martyre, aurais-je prouvé, en leur donnant la victoire, que j'étais digne d'être leur chef!... Quelle injustice ! Il y a douze ans qu'une même bataille permit de nous comparer l'un à l'autre. Il conduisait les navires de Rhodes, moi, les galères : embossée au fond du golfe d'Ajazzo, la flotte égyptienne nous attendait. L'Isle-Adam veut temporiser; je propose de combattre : les chefs sont partagés ; mon avis prévaut. Nous attaquons, et en trois heures la flotte infidèle est culbutée. Le neveu du Soudan percé de coups, la galère capitane fracassée, quatre autres galères et onze gros navires tombés entre nos mains avec leurs équipages, tels sont les fruits immédiats de la victoire. Mais ce n'est pas tout : elle assure aux Portugais dans la mer Rouge le commerce

Digitized by Google

des Indes, que l'Egypte commençait à leur disputer. Les Français comprennent qu'ils ont fait les affaires de mon pays : leur jalousie contre ceux de ma langue se réveille. Pour recouvrer leur influence, il leur faut un grand-maître de leur nation. Carretto meurt. Trop fier sans doute, j'attends les suffrages, que l'on mendie de tous les côtés pour mon rival. Il l'emporte, et je ne suis plus rien. — Rien ? mais assez du moins pour perdre les ingrats ! Dieu livra plus d'une fois son peuple au glaive des Amalécites : il se retire, cela est visible, d'un ordre condamné. Ainsi tout décline et s'évanouit ! ainsi tomba le royaume fondé en Palestine par Godefroi de Bouillon ! ainsi je tomberai moi-même, foudroyé peut-être, mais vengé ! — Voici Diez ; il est temps de l'instruire.

SCÈNE VIII.

D'AMARAL, DIEZ.

D'AMARAL.

Diez, il y a dix-sept ans que tu es à mon service.

DIEZ.

Dix-sept ans bien comptés, monseigneur.

D'AMARAL.

Je sais que tu m'es dévoué. Trouve bon cependant que je remette sous tes yeux ce que j'ai fait pour toi. — Le capitaine Don Diégo, lorsqu'il te retira de l'esclavage et te ramena à Lisbonne, te rendit sans doute un

Digitized by Google

grand service; mais tu manquais de tout, et pour vivre, il t'aurait fallu mendier. Habitué au travail de la chiourme, ne connaissant aucun métier, tu avais oublié chez les Turcs ta religion, et jusqu'à ta langue maternelle. J'eus pitié de ton sort: j'obtins de mon père qu'il te recueillît dans sa maison. Je te fis instruire par un vieux moine; je t'enseignai moi-même l'art du soldat; et quand je pris l'habit d'hospitalier, parmi tous les serviteurs de mon père, c'est toi que je choisis pour être mon écuyer, mon compagnon d'armes, mon ami!...

DIEZ, se précipitant sur la main de d'Amaral et la portant à ses lèvres.

O mon maître, je vous dois tout!

D'AMARAL.

Jure donc, en plaçant ta main droite dans cette main qui t'a couvert, dans cette main qui t'a nourri, jure d'exécuter de point en point, et sur l'heure, ce qu'il me conviendra de t'ordonner.

DIEZ, plaçant sa main dans celle de son maître.

Je le jure.

D'AMARAL.

Je n'attendais pas moins de ta fidélité; et maintenant je vais t'initier à mes projets. — Villiers de l'Isle-Adam, dont le peuple espérait merveilles, n'a fait que des fautes depuis son élévation. Quand Soliman, avant de commencer les hostilités, et pour accomplir les prescriptions du Coran, jura par Mahomet et les cent vingt-quatre mille prophètes d'Allah (Diez fait le signe de la croix.) qu'il respecterait, en cas de soumission volontaire, la personne et les

Digitized by Google

biens des hospitaliers, que fit le grand-maître? Il passa en revue les troupes de Rhodes. Or, il n'y avait dans la ville que six cents chevaliers et quatre mille cinq cents soldats. Résister était impossible. Que fallait-il, Diez? Temporiser; répondre, comme l'avait fait d'Aubusson à Mahomet II, qu'on ne pouvait rien sans l'autorisation du Pape; demander un délai pour l'obtenir, et ne rompre les négociations qu'après s'être assuré le concours des princes chrétiens. Glorieux comme tous les Français, l'Isle-Adam crut qu'il lui suffirait, pour vaincre, de tirer l'épée. Mais est-il juste, Diez, qu'après avoir, l'un et l'autre, payé de nos sueurs et de notre sang son imprévoyance, nous payions encore de notre vie son obstination? Je ne le pense pas. Ecoute. — Personne ici ne connaît Soliman : il est fier, ambitieux, violent; mais il se pique de générosité, et je l'en crois capable. Quoique jeune, il a déjà révélé le caractère et toutes les qualités d'un grand homme. Observateur zélé, mais seulement par politique, des préceptes de l'islamisme, il est plutôt ami qu'ennemi des chrétiens, dont il partage l'aversion contre les juifs. Mahomet II, son bisaïeul, après avoir triomphé des Grecs, espérait triompher également des Latins: il se persuadait que la prise de Rhodes lui permettrait de marcher victorieusement sur Rome, comme il avait fait sur Constantinople. Soliman a repris ce projet, mais en prince véritablement éclairé, non plus en barbare. S'il veut la monarchie universelle, c'est pour régénérer l'Asie, non pour asservir l'Europe. Or, il sait qu'il n'y aurait pour le monde civilisé qu'une

Digitized by Google

religion possible, le christianisme, et qu'il importe de conserver à cette religion son chef spirituel, le Saint-Père.

DIEZ.

Le Turc aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, monseigneur ?

D'AMARAL.

Dieu est grand : nous ne connaissons pas plus ses voies que ses desseins. Pourquoi n'inspirerait-il pas à Soliman les sentiments qu'il a inspirés jadis à Constantin ? Sous la féconde impulsion d'un si puissant monarque, les Turcs subiront d'abord l'empire de nos mœurs ; ils se laisseront ensuite gagner à nos croyances. Et alors, quel magnifique spectacle ! Je vois s'élever sur les ruines de l'islamisme un nouvel empire, dont la capitale sera, non plus Constantinople, non plus Rome, mais Jérusalem. L'Asie et l'Europe se donneront la main, et prosternées devant le saint tombeau, ne reconnaîtront, n'adoreront plus qu'un seul Dieu !

DIEZ.

Cela serait beau sans doute.

D'AMARAL.

Eh bien ! cette grande œuvre, j'ai résolu, quoique indigne, d'en faciliter l'accomplissement. Mais pour cela, Diez, il faut agir à l'insu des chevaliers.

DIEZ.

Par saint André ! monseigneur, y pensez-vous ?

Digitized by Google

D'AMARAL.

Je sais ce que tu vas me dire. La hardiesse de ce plan t'étonne: tu en comprends tous les périls, et tu n'en apprécies pas bien la portée. Mais, voyons ! Diez: crois-tu qu'il soit encore possible aux chevaliers de sauver Rhodes ? Tu ne le crois pas. Alors, que font-ils donc? Ils ajoutent chaque jour à l'exaspération du Grand-Seigneur, et ferment ainsi toute voie de salut aux habitants. Ce que je médite est moins déraisonnable et plus humain: c'est de hâter de quelques jours le triomphe du Sultan, mais avec l'assurance qu'il s'abstiendra de toute violence inutile, et qu'il interdira le pillage à ses soldats.

DIEZ.

O mon maître, je ne suis que le plus pauvre des serviteurs, mais prêt à répandre pour vous jusqu'à la dernière goutte de mon sang: eh bien ! croyez-moi, ne faites pas cela... Dieu ne serait pas avec vous.

D'AMARAL.

Diez, je ne veux pas d'objection. Tu t'es lié par un serment solennel: es-tu décidé à m'obéir ?

DIEZ.

Puisque vous l'exigez !...

D'AMARAL.

J'aurai besoin de toi avant le jour.

Il sort.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

DIEZ, VINTIMILLE.

VINTIMILLE, sortant de sa cachette.

Ah ! Diez, est-il possible ?

DIEZ.

Quoi ! vous nous écoutiez ?

VINTIMILLE.

Il l'a bien fallu. Sais-tu qu'il m'aurait surpris avec Isabelle, si je ne m'étais caché ?

DIEZ.

Et vous avez tout entendu ?

VINTIMILLE.

J'en tremble encore, car c'est à faire dresser les cheveux.

DIEZ.

Hélas ! je suis bien à plaindre, vous en conviendrez !

VINTIMILLE.

Tu te crois lié sans doute ; mais sois tranquille : je n'ai pas, moi, les mêmes engagements...

DIEZ.

Au nom du ciel, que pensez-vous faire ?

VINTIMILLE.

Avertir le grand-maître et les chevaliers... sauver la ville.

Digitized by Google

DIEZ.

Ah ! ce serait abuser d'un secret qui ne vous appartient pas.

VINTIMILLE.

Le secret d'un traître !

DIEZ.

Mais ce traître, c'est un bienfaiteur pour moi ; c'est presque un père pour Isabelle. Voulez-vous donc la perdre elle-même ? Car comment expliquerez-vous votre présence dans la tour ? Qui croira que ce soit la religion qui vous ait conduit, à pareille heure, en pareil lieu, auprès d'une jeune fille de dix-sept ans ? Êtes-vous donc le seul dans Rhodes qui ne sachiez pas de quelle peine terrible on punit le commerce coupable, ou seulement suspect, d'une musulmane avec un chrétien ? Vainement vous protesterez de son innocence : c'est la torture qui se chargera de lui arracher des aveux. Heureux si vous ne voyez pas élever son bûcher devant la croix de la Padelle, comme celui de la juive Débora !

VINTIMILLE.

Ah ! Diez, ce serait affreux. Et cependant quel parti prendre ? Coupable de parler, coupable de me taire, il vaudrait mieux sans doute que je n'eusse rien entendu. Mais non, Celui qui, du haut des cieux, veille aux intérêts de la terre, m'enseignera quelque moyen d'être tout à la fois amant loyal et chrétien fidèle. Je vais le prier qu'il m'éclaire.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

La plate-forme de la tour d'Auvergne, au point du jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'AMARAL, DIEZ.

D'AMARAL.

Diez, voici le moment d'agir : les Turcs seront ici dans un quart-d'heure. Prends cette clé... (Il donne une clé à Diez.) tu la remettras à Sélim, que j'ai chargé d'ouvrir la poterne, et qui t'attend au bas de l'escalier. Les Turcs donneront eux-mêmes le signal, en lançant une flèche dans la courtine. Que Sélim baisse aussitôt le pont-levis ; qu'il n'oublie pas surtout d'indiquer aux janissaires la salle basse où dorment, plongés dans l'ivresse, les Candiotes auxquels j'ai confié pour cette nuit la garde du bastion ! Mais point d'arme à feu ! le poignard. Il faut que les chrétiens surpris tombent avant d'avoir pu se reconnaître. (Il s'approche des créneaux, du côté de la ville, puis regarde et écoute attentivement.) Aucun bruit, aucun mouvement dans Rhodes : tout sommeille. Je n'entends que le pas lointain de la patrouille dans la rue des Chevaliers... et le clapotis des vagues dans le port. Comme le ciel est rouge à l'orient ! La matinée est bien froide, ce me semble !

Il se dirige vers le côté opposé de la plate-forme.

Digitized by Google

DIEZ.

Le vent souffle des montagnes de la Caramanie.

D'AMARAL, regardant par-dessus les créneaux.

Ah ! tout va bien : les Turcs commencent à s'ébranler. Ils sont plus nombreux que les cailloux du rivage. — Mais quel tourbillon de poussière ! Où vole, à bride abattue, cet escadron ? Ce sont sans doute les spahis du Sultan !

DIEZ.

Je vois des casques d'acier, des panaches, et, sur les armures, la soubreveste rouge et la croix blanche. Monseigneur, si ce n'est saint George et sa troupe, ce sont les chevaliers de Saint-Jean.

D'AMARAL.

Oui. Ils seront sortis par la porte d'Amboise. (Bruit de clairon.) Entends-tu la charge qui sonne? (Cris répétés de : *Bourbon* et *Saint-Jean !* dans le lointain.) Reconnais-tu le cri du bâtard de Bourbon? Vois-tu fuir devant eux cette foule en déroute? — Ah ! les braves chrétiens ! On les entoure, ils se dégagent; ils tombent, ils reviennent à la charge : mais vois donc ! une poignée d'hommes contre une armée ! (Avec enthousiasme.) Sur ma parole, Diez, tiens, je voudrais être avec eux ! (D'un air sombre.) Et cependant voici les janissaires : ils marchent droit à nous; ils ne sont plus qu'à une portée de flèche de la tour. — Quel moment ! je suis prêt, et cependant j'hésite. Qu'écouterai-je? mon honneur, ou ma haine? Puis-je donc reculer? Ah ! ma tête se perd ! Un peu de vieux sang catho-

Digitized by Google

lique fait-il encore battre mon cœur ? Est-ce Dieu qui se communique à son serviteur indigne? Pour la première fois, j'ai peur. (Touchant la soubreveste rouge qui couvre son armure.) Pourrai-je t'arracher de ma poitrine, humble et glorieuse tunique, que pare encore la croix de l'Hôpital ? Je t'ai reçue des mains du prêtre ; tu as étanché mon sang dans les batailles; j'ai juré que tu me servirais de linceul. Eh bien, non, je ne te quitterai pas, et tu seras un jour pour moi une robe immortelle !

DIEZ, transporté.

O mon maître, mon cher maître, Dieu vous entende et nous assiste !

D'AMARAL.

Sous l'aride plateau que foulent en ce moment les janissaires, tu l'ignores peut-être, il existe une mine, dont j'ai fait depuis peu retremper la mèche. Remplie de poudre et de mitraille par les soins de Martinengo, elle peut, en éclatant, lancer dans les airs plusieurs milliers d'hommes. Allons, Diez : il suffit de mettre le feu à cette coulevrine. Diez, sauve-moi de moi-même, en me débarrassant de ces barbares !

DIEZ.

Par saint Jacques ! monseigneur, c'est parler en chrétien. Ah ! c'est de bon cœur que je vais vous obéir !

Il se met en devoir d'allumer une torche.

D'AMARAL, qui est retombé dans une sombre méditation.

Et qui m'en saura gré ? En aurai-je moins de haine ? rentrerai-je en grâce avec Dieu ? irai-je me jeter repen-

Digitized by Google

tant aux pieds de son ministre ? Non. Ce n'est donc point là pardonner ; c'est manquer de cœur. Caïn, tu es maudit, et tu ferais grâce à ton frère ! (Arrachant des mains de Diez la torche que celui-ci vient d'allumer.) Rends-moi, Diez, rends-moi cette torche inutile. Les Turcs ont ma parole ; les Turcs ne m'ont ni outragé ni méconnu. D'ailleurs, il est trop tard ; (Il lui montre le bout d'une échelle, qui vient d'être appliquée aux créneaux, de l'extérieur.) tu le vois bien, il est trop tard. (Impérativement.) Plus un mot ! va trouver Sélim.

DIEZ, levant les mains au ciel et s'éloignant.

Pardonnez-lui, mon Dieu ; pardonnez-moi !

SCÈNE II.

D'AMARAL, GULNARE, armée de pied en cap, — riche costume de guerre turc, casque noir surmonté d'un croissant d'argent, un cimeterre nu dans une main, un étendard dans l'autre.

GULNARE, arrivant par l'échelle, et ne montrant d'abord que la tête au-dessus des créneaux ; à demi-voix.

Allah il Allah !

D'AMARAL.

D'Amaral.

GULNARE, franchissant les créneaux et déposant son étendard.

Vous ne me reconnaissez pas ?

D'AMARAL.

Oui, l'envoyé de Sa Hautesse.

Digitized by Google

GULNARE, levant la visière de son casque.

Moi ! moi ! moi ! votre Gulnare !

Elle se jette dans ses bras.

D'AMARAL.

Vous exposer ainsi ? — Femme intrépide !

GULNARE.

Oh ! ce n'est pas du courage !

D'AMARAL.

C'est de l'amour, je le sais. Mais ce casque de fer, cette lourde armure ?...

GULNARE.

M'ont fait respecter, quand j'étais sans protection, et n'empêchent pas mon cœur de battre en ce moment près du vôtre.

D'AMARAL.

Chère Gulnare ! — Mais nous n'avons qu'un moment ; il s'agit de bien l'employer.

GULNARE.

Disposez de moi.

D'AMARAL.

Vos soldats sont-ils prêts ?

GULNARE.

Il nous attendent.

D'AMARAL.

Et l'on peut compter sur eux ?

Digitized by Google

GULNARE.

Tous se sont offerts, et l'aga qui les conduit, Balibeg, est un général éprouvé.

D'AMARAL.

Quel est son plan ?

GULNARE.

Il suivra le vôtre. Pour donner le change aux chevaliers, Achmet et Moustafa-Pacha ont ordre de battre en brèche le bastion d'Italie et le quartier juif. Ils se dirigent de ce côté avec le gros de l'armée, au son des trompettes et des cymbales.

D'AMARAL.

Très-bien.

GULNARE.

Mais, une fois maîtres de la tour, que ferons-nous ?

D'AMARAL.

L'épée à la main, nous conduirons les janissaires droit au palais. Il faut que le grand-maître tombe d'abord sous nos coups, ainsi que les chevaliers. Cependant deux de mes gens, Diez et Sélim, parcourront la ville en criant que toute résistance est devenue inutile, que la citadelle est aux mains des Turcs. Maîtres du bastion d'Auvergne et de son boulevard, nous pourrons alors, s'il en est besoin, diriger sur Rhodes le feu de l'artillerie.

GULNARE.

Il suffit : je vais donner le signal ; et que le prophète nous couvre de son bouclier ! (Elle saisit son étendard, et le

Digitized by Google

plante sur les créneaux, du côté des Turcs.) Mes braves janissaires ! ils ont vu mon étendard. La flèche est partie... (Se penchant au-dessus des créneaux pour regarder.) et le pont-levis s'abaisse. Courons leur prêter main-forte.

D'AMARAL.

Ne précipitez rien ; laissez vos soldats s'introduire en plus grand nombre. Il n'y a dans la tour que quelques Candiotes à moitié ivres, et dont ils viendront facilement à bout. Descendre immédiatement, ce serait vous exposer sans utilité.

GULNARE.

Ah ! mon ami, la vie m'était insupportable sans vous ; mais, avec vous, la mort même me serait douce !

D'AMARAL.

Ayez l'œil à vos troupes ; je vais écouter de ce côté.

Il écoute du côté de l'escalier. On entend un grand tumulte, accompagné d'un cliquetis d'épées et de cris dans la tour.

GULNARE, qui observe ce qui se passe à l'extérieur.

Ils sont pleins d'ardeur : c'est à qui franchira le pont-levis.

D'AMARAL, se redressant.

A nous maintenant, Gulnare !

Il dégaîne vivement. Gulnare s'élance auprès de lui, dans une attitude guerrière.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LES MÊMES, SÉLIM, qui arrive hors d'haleine.

SÉLIM.

Ah ! seigneur...

D'AMARAL.

Eh bien ! quoi ?

SÉLIM.

Tout est perdu.

Le tumulte et les cris redoublent dans la tour.

D'AMARAL.

Quels sont ces cris ?

SÉLIM.

Je tremble.

D'AMARAL, avec impatience.

Explique-toi : tu trembleras après.

SÉLIM.

Ah ! pauvre Sélim !

D'AMARAL.

Es-tu blessé ?

SÉLIM.

Fuyons au plus vite.

D'AMARAL.

Mais parle donc !

SÉLIM.

Mauvaises nouvelles !

Digitized by Google

D'AMARAL, avec dépit.

Sot mécréant !

SÉLIM.

L'affaire est manquée: je ne sais ce qui vous en reviendra ; mais moi... la potence ou la roue...

D'AMARAL, faisant mine de vouloir le frapper de son épée.

Tu ne veux rien dire !...

SÉLIM, avec rapidité, mais d'une voix entrecoupée par l'émotion.

J'avais ouvert la poterne et baissé le pont-levis ; les Turcs commençaient à s'introduire, lorsque j'entends crier, mais à pleins poumons : « Alerte ! alerte ! alerte ! à nous, chrétiens ; ce sont les Turcs ! » Ces cris partaient de l'escalier. Bientôt d'autres cris leur répondent. La trompette résonne ; le poste accourt, puis des renforts, puis trente hommes conduits par un commandeur. On referme la poterne ; on s'étouffe ; on s'égorge ; les Turcs sont culbutés : tout est fini, sauvons-nous.

D'AMARAL.

Mais qui nous a trahis ?

SÉLIM.

J'ai vu fuir un jeune homme. Je me suis mis à sa poursuite : mais il ne courait pas, il volait. J'ai pu du moins le reconnaître, et si ce n'est Azraël, l'ange de la mort, en personne, comme un instant je l'ai cru, c'est le fils de ce comte italien que vous avez enterré en si grande pompe...

Digitized by Google

D'AMARAL.

Vintimille ?

SÉLIM.

Précisément.

D'AMARAL, avec rage.

Et tu l'as laissé échapper !

GULNARE, avec inquiétude.

Ecoutez !

SÉLIM.

On monte ; je vous l'avais bien dit. Ce sont les chrétiens : que Mahomet nous garde ! Comment fuir ? (Il va précipitamment d'une extrémité à l'autre de la plate-forme, regardant par-dessus les créneaux.) Un abîme, hélas ! de tous côtés !

GULNARE.

En garde, d'Amaral, et faisons bonne contenance. Qu'on me croie entrée ici par surprise ! qu'on ne soupçonne pas notre complicité !

Ils croisent le fer, et feignent de se battre.

SÉLIM, apercevant l'échelle dont s'est servie Gulnare. A part.

Une échelle, ô Mahomet ! (Montrant d'Amaral et Gulnare.) Ils pourraient quelquefois me tuer par mégarde. (Franchissant les créneaux, et déjà un pied sur l'échelle.) Descendons chez les Turcs pour plus de sûreté.

Il disparaît.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

D'AMARAL, GULNARE, VAUZELLES, SOLDATS CHRÉTIENS.

D'AMARAL, à Vauzelles, qui arrive l'épée à la main.

A moi, Vauzelles, à moi ! l'on a surpris la garde.

VAUZELLES, à Gulnare.

Nous sommes en force et vainqueurs : orgueilleux musulman, rends ton épée.

GULNARE.

La fortune est pour vous ; la voici.

Elle lui rend son épée, que Vauzelles remet à ses soldats.

UN SOLDAT, à Vauzelles.

Eh ! messire, les Turcs remontent par cette échelle.

VAUZELLES.

Eh bien ! mon brave, saisis l'échelle par les montants, et lance-la dans l'espace.

Le soldat, aidé par ses camarades, précipite l'échelle. On entend un cri d'effroi poussé par une multitude, puis un bruit sourd.

VAUZELLES, qui a regardé tomber l'échelle.

La chute a été rude : en voilà plus de vingt par terre, et l'échelle s'est brisée du coup. (Apercevant l'étendard planté sur la tour par Gulnare.) Il faut leur rendre aussi leur étendard. (Il renverse, d'un coup de son gantelet, l'étendard, qu'il jette par-dessus les créneaux.) Quelle panique ! Ils n'y reviendront pas. Nous voilà tranquilles de ce côté.

Digitized by Google

D'AMARAL, à Vauzelles.

Ah ! frère, je vous dois la vie !

VAUZELLES, d'un ton bref.

Je puis vous la devoir demain. Je cours au quartier juif, où peut-être on a besoin de moi.

D'AMARAL.

Allez ; je me charge du prisonnier.

VAUZELLES.

A tout événement, je laisse dans la tour la moitié de mes soldats, car vous n'avez plus personne.

D'AMARAL.

Fort bien.

Vauzelles sort avec les soldats.

SCÈNE V.

D'AMARAL, GULNARE.

D'AMARAL.

Ah ! malédiction !

GULNARE.

Sélim avait raison : il faut fuir.

D'AMARAL.

Fuir ? mais il n'y a plus d'échelle ! Fuir ? mais la clé de la poterne est entre les mains de nos ennemis !

GULNARE.

Vous connaissez ce Vintimille ?

Digitized by Google

D'AMARAL.

C'est le fils adoptif du chevalier auquel vous venez de rendre votre épée.

GULNARE.

Et ce chevalier ?

D'AMARAL.

Le commandeur de la Torrette, un ami de mon plus mortel ennemi !

GULNARE.

Son service l'appelait-il près du bastion ?

D'AMARAL.

Peut-être, car il est de la langue d'Auvergne. C'est la présence de son pupille qui m'étonne.

GULNARE.

A qui aviez-vous fait confidence de vos projets ?

D'AMARAL.

A Diez, mon écuyer, et à Sélim ; pas à d'autres. Je suis sûr du premier ; quant au second, vous le connaissez comme moi.

GULNARE.

Vintimille ne peut-il pas s'être trouvé par hasard dans la tour ?

D'AMARAL.

Il n'y venait jamais, et j'avais prescrit à Diez de ne laisser entrer personne.

GULNARE.

Mais du moins ce jeune homme n'était pas en même

Digitized by Google

temps que nous sur la plate-forme. Qu'a-t-il pu voir? Tout au plus Sélim ouvrant la poterne. C'est donc Sélim qu'il accusera. Eh bien! nous ne le contredirons pas; car Sélim est en lieu sûr. Au besoin même, j'appuierai ses déclarations.

D'AMARAL.

J'y pensais; mais cela serait dangereux: car on sait que Sélim m'est dévoué, et le grand-maître l'a trouvé ici, cette nuit même, en conférence avec moi.

GULNARE.

Quelle fatalité!

D'AMARAL.

Il me vient une idée.

GULNARE.

Voyons!

D'AMARAL.

C'est d'accuser Vintimille lui-même.

GULNARE.

Mauvais moyen!

D'AMARAL.

Je n'en sais point d'autre.

GULNARE.

Très-mauvais; car, s'il n'a rien dit, vous le forcerez à s'expliquer.

D'AMARAL.

J'en conviens; mais il importe aussi de ne pas le laisser porter le premier coup.

Digitized by Google

GULNARE.

C'est un enfant...

D'AMARAL.

David avait son âge, lorsqu'il tua le Philistin.

GULNARE.

Mais quelle apparence qu'en effet il ait trahi les chrétiens ? dans quel intérêt ? Voilà ce qu'on ne manquera pas de rechercher. Ce moyen me répugne, je l'avoue.

D'AMARAL.

Je comprends votre générosité, Gulnare : un si faible adversaire vous inspire plus de pitié que de haine. On voit bien que vous ne le connaissez pas. Vous connaissez du moins cette race ennemie de votre race, ces Grecs abhorrés des Ottomans, ces Paléologues, que Mahomet II, votre bisaïeul, crut anéantir lorsqu'il s'empara de Constantinople. Il brisa le tronc de l'arbre sans doute, en immolant Dracosès ; mais la souche est vivace : elle a produit de nouveaux jets, et leur ombre s'étendra bientôt, si l'on n'y prend garde, jusque sur le trône de Soliman. Sachez que les femmes et les filles de l'ancienne famille impériale d'Orient se sont réfugiées dans les îles de l'Archipel, et que l'une d'elles, l'archontesse Sénasti, a épousé dans Rhodes Alexandre de Vintimille, père de celui que vous défendez.

GULNARE.

Sénasti ! N'est-ce pas cette princesse que nous tenons bloquée dans l'île de Lango ; qui soutient les chevaliers de ses richesses ; qui les anime par sa présence ?

Digitized by Google

D'AMARAL.

C'est elle-même.

GULNARE.

Eh bien ?

D'AMARAL.

Eh bien ! je dirai que croyant sa mère au pouvoir des Turcs, et voulant la sauver, Vintimille est entré en pourparlers avec les pachas ; qu'ils ont mis au prix de sa défection la vie de l'archontesse ; que Sélim, corrompu par lui, l'a clandestinement introduit dans la tour, et a facilité sa trahison.

GULNARE.

Frapper un ennemi dans la mêlée, c'est le droit de la guerre ; mais, de sang froid, calomnier un enfant devant un tribunal !... Excusez-moi, d'Amaral, j'ai tort sans doute.

D'AMARAL.

Et pourquoi, Gulnare, éprouverions-nous tant de scrupule ? Est-ce que les chrétiens ne sont pas tous, et au même titre, nos ennemis ? est-ce que, si nos projets avaient réussi, nous aurions craint de lever le fer sur aucun d'eux ? Et la dignité dont est investi le grand-maître lui-même, ne l'eût-elle pas, tout le premier, désigné à notre vengeance ? Non, non, c'est une lutte implacable. Le succès, dans cette sorte d'affaires, n'appartient qu'au plus audacieux ou au plus adroit. C'est par la ruse que l'on a surpris notre secret ; c'est par la ruse qu'il faut nous défendre.

Digitized by Google

GULNARE.

Si vous croyez ne pouvoir faire autrement!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'ISLE-ADAM, VAUZELLES, DIEZ.

L'ISLE-ADAM, sévèrement.

Expliquez-vous, d'Amaral : je vous avais confié la clé de la poterne?

D'AMARAL.

Je n'y comprends rien, je l'avoue. Il faut que cette clé m'ait été soustraite, ou que je l'aie perdue.

L'ISLE-ADAM.

Et nos ennemis l'ont trouvée! Mais que faisiez-vous donc, pendant qu'ils s'introduisaient dans la tour? Quoi! vous n'avez rien vu, rien entendu? et la vedette ne vous a point signalé leur approche?

D'AMARAL.

Voici ce qui s'est passé, monseigneur. Cette nuit, quand vous vous fûtes éloigné, j'allai me reposer, après avoir placé sur la tour en sentinelle un de mes archers candiotes. Ses compagnons, volontaires comme lui, étaient de garde dans la salle basse. Au point du jour, je monte sur la plate-forme, afin d'observer l'ennemi : jugez de ma surprise! non-seulement la sentinelle n'y était plus, mais, au même instant, j'aperçois au-dessus des créneaux, l'extrémité d'une échelle, et sur la plate-

Digitized by Google

forme (Montrant Gulnare.) cet infidèle, qui s'élance sur moi l'épée à la main. Je dégaîne à mon tour, et pendant que j'engage avec lui une lutte qui semblait devoir être mortelle pour l'un des deux, les Turcs pénètrent dans la tour, massacrent les Candiotes, et déjà se répandent sur les boulevards. Si dans cet instant le commandeur n'était arrivé avec sa troupe, nous étions perdus.

L'ISLE-ADAM, ironiquement.

Et vous n'en savez pas davantage? Tout s'est accompli comme par miracle, sans préparation, à votre insu! C'est un complot sans conjurés ; c'est une trahison sans un traître!

D'AMARAL.

Je ne dis pas cela, monseigneur: il y a mieux, je pourrais proférer ici le nom du traître; car ce guerrier (Montrant Gulnare.), pressé par moi de questions, a daigné me le faire connaître. Mais dispensez-moi de m'expliquer; cela me serait trop pénible, surtout en présence du commandeur.

VAUZELLES, vivement.

En ma présence! et pourquoi? où tend cette insinuation? prétendriez-vous faire suspecter ma loyauté?

D'AMARAL.

Rassurez-vous, messire ; votre loyauté n'est douteuse ici pour personne, pas plus que votre bravoure. Mais je fais appel à votre sincérité: vous aimez paternellement deux orphelins ; ce sont les fils d'un de vos amis.

Digitized by Google

Eh bien ! tous deux ont-ils passé la nuit, comme à l'ordinaire, dans le palais de leur famille ?

DIEZ, à part.

Grand Dieu !

VAUZELLES.

Que vous importe ? où voulez-vous en venir ?

D'AMARAL.

Je réitère ma question ; elle est bien simple, et je vais la préciser : où était, cette nuit, l'aîné de ces jeunes gens ?

VAUZELLES.

Il a disparu depuis hier, cela est vrai ; mais quelle conséquence en tirez-vous ?

D'AMARAL.

Je dis qu'il a été vu ce matin dans la tour, et qu'il y est peut-être encore à l'heure qu'il est.

DIEZ, à part.

Il n'y a que Belzébuth qui puisse lui souffler cela !

GULNARE.

Ce serait trop exiger de ce chevalier (Montrant d'Amaral.), messeigneurs, que de lui en demander davantage. Il a croisé le fer avec moi ; il est, comme vous, mon ennemi : mais je ne dois pas le laisser soupçonner de félonie, parce que ce serait favoriser une injustice. Celui que vous cherchez se nomme Vintimille (Mouvement de Diez, qui semble prendre le ciel à témoin.), et sa mère est retenue par nos soldats dans l'île de Lango. C'est pour racheter

Digitized by Google

sa mère, crime bien pardonnable à son âge, qu'il est entré en correspondance avec les Turcs. Entre lui et nous, tout était convenu à l'avance, et c'est lui-même qui nous a ouvert la poterne.

VAUZELLES, avec indignation, à Gulnare.

Mécréant, tu en as menti ! et ne fusses-tu, malgré ton vêtement de fer, qu'un vil esclave, ou le dernier des eunuques du sérail, car tu n'as d'un homme ni le mâle accent ni la franchise, c'est l'épée à la main que tu me rendras raison de ton imposture. Prête-lui ton épée, Diez. (A l'Isle-Adam.) Vous permettez, monseigneur ?

GULNARE.

L'épée à la main ! non. (Elle arrache son casque, et de longs cheveux roulent sur ses épaules.) Car je suis une femme, une femme prisonnière et désarmée. Celle que l'on accuse ici de mensonge est la propre sœur du Sultan, Gulnare!

DIEZ, à part.

Elle !...

D'AMARAL, avec un étonnement simulé.

La terrible Gulnare, si redoutée de nos soldats !

VAUZELLES, à l'Isle-Adam.

Vous me voyez confondu, monseigneur. Il y a ici quelque coïncidence funeste, et dont je ne puis pénétrer le secret. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, embarrasse mon jugement, sans me convaincre. Il faut que je revoie mon pupille. S'il est coupable... mais non, cela n'est pas possible; j'en donnerais ma parole de chevalier.

Digitized by Google

L'ISLE-ADAM, à Vauzelles.

Remettez-vous, mon frère ; et si c'est une épreuve que le ciel vous envoie, quoique bien douloureuse, vous la supporterez pour Jésus-Christ. Loyal chevalier ! non, vous n'étiez point fait pour réchauffer un traître ; mais jusque dans la demeure des lions, il peut se glisser un serpent. Je ne sais rien encore ; je ne crois rien. Le procès s'instruira, et les chevaliers aviseront. Sœur de Soliman, vous êtes notre prisonnière. Le juge de Rhodes prendra vos réponses ; mais sachez que de leur sincérité dépendra, ou votre salut, ou votre perte.

Tous se retirent, à l'exception de Diez.

SCÈNE VII.

DIEZ, seul, levant les mains au ciel.

O mon maître ! mon maître ! de tous vos crimes, c'est le plus grand !... L'affaire prend une effroyable tournure ; et m'est avis que j'ai fait de bien grandes fautes depuis hier soir. Que doivent penser de tout ceci mes saints patrons ? Si j'osais les interroger, moi pauvre homme, et qu'ils daignassent me répondre : Diez, me dirait d'un côté monsieur saint Jacques, tu n'as que d'honnêtes pensées, tu vis sans concupiscence, et pourtant tu ménages à la fille de ton maître des rendez-vous nocturnes. A la garde de Dieu sans doute, et pour gagner une âme à la vraie foi ! mais ignores-tu que si le cœur est droit, la chair est faible ?

Digitized by Google

— Et de l'autre côté, le vénérable monsieur saint Blaise : Diez, tu te crois bon chrétien, et pour ne pas déplaire à ton maître, tu fais un pacte avec le diable ! Diez, tu es coupable, et tu laisses soupçonner l'innocent ! (Voyant entrer Vintimille.) Ah ! le voici ; il faut le sauver !

SCÈNE VIII.

DIEZ, VINTIMILLE.

VINTIMILLE.

Eh bien ! Diez, es-tu content de moi ? n'ai-je pas bien tenu ma promesse ? Va, j'ai poussé des cris !... on m'aurait entendu, je crois, de l'autre extrémité de la ville. Mais aussitôt, bon Dieu ! quel tapage ! quelle effroyable mêlée ! J'ai voulu me sauver : aucun moyen ! les Turcs, les chrétiens arrivaient de toutes parts. Admire mon courage : un vieux coffre était là béant ; je m'y suis jeté les yeux fermés, et bien à propos, car un instant après, en m'éloignant, je n'ai vu que des morts autour de moi.

DIEZ.

Je voudrais que vous fussiez au bout du monde.

VINTIMILLE.

Que crains-tu ? je n'ai point dénoncé ton maître ; je ne veux dénoncer personne. Oh ! je suis homme de parole, Diez... (Avec un peu de malice.) comme toi.

DIEZ.

Laissons le chancelier ; parlons de vous. Le plus grand

Digitized by Google

danger vous menace. C'est vous que l'on accuse d'avoir ouvert la poterne.

VINTIMILLE.

Moi ?

DIEZ.

Et le grand-maître a donné des ordres pour votre arrestation.

VINTIMILLE.

Cependant, il n'y a qu'Isabelle et toi qui sachiez... Tu as donc commis quelque indiscrétion?

DIEZ.

Aucune, je vous en donne ma parole.

VINTIMILLE.

Mais qui m'accuse enfin ?

DIEZ.

Oh ! c'est abominable, cela passe l'imagination!

VINTIMILLE.

Ce n'est toujours pas...

DIEZ.

Et qui voulez-vous que ce soit ?

VINTIMILLE.

Le grand-chancelier?

DIEZ.

Le grand-chancelier.

VINTIMILLE.

Quelle infamie !

Digitized by Google

DIEZ.

Cela me confond.

VINTIMILLE.

Mais tu es trop honnête homme pour permettre...

DIEZ.

Vous savez qu'il a mon serment ; et je suis obligé de vous rappeler que j'ai le vôtre.

VINTIMILLE.

Tu veux que je me laisse condamner ? Eh bien ! soit !

DIEZ.

Pour l'amour d'Isabelle, vous le feriez sans doute... mais cela n'est pas nécessaire. (Tirant une échelle de cordes de la gueule d'une pièce de canon.) Vous voyez cette échelle de cordes ? (Il l'attache à l'un des créneaux.) C'est moi qui, cette nuit, l'ai placée là, comme en cas. La fuite est possible, il faut fuir. A votre âge, on est leste ; vous descendrez sans peine. Vous irez trouver le Sultan : vous lui direz que vous étiez de la conspiration; qu'on voulait vous mettre en jugement, et que vous vous êtes évadé. (Vintimille fait un signe négatif.) Ce moyen vous répugne ? Eh bien ! les Turcs se sont éloignés en désordre ; vous prendrez au pied de la tour le vêtement d'un de leurs morts ; vous gagnerez, à la faveur de ce déguisement, quelque anse éloignée, et là vous trouverez bien une barque de pêcheur pour vous conduire à Scarpanto, ou même à Candie. J'ai sur moi quelques florins, fruit de mes épargnes de soldat ; ils ne me sont, quant à présent, d'aucun

Digitized by Google

usage. (Remettant sa bourse à Vintimille.) Daignez, mon cher enfant, les accepter. Vous me les rendrez quand nous nous reverrons ; et si nous ne nous revoyons pas, Dieu me les rendra pour vous en paradis.

VINTIMILLE, rendant la bourse à Diez.

Ah ! Diez, que me proposes-tu ? Tu veux que j'abandonne pour jamais ma famille, mon généreux protecteur et celle à qui j'ai dévoué ma vie ! Tu veux que je les quitte, et que je leur lègue en partant le chagrin et la honte de me croire coupable !

DIEZ, vivement.

Eh ! mon Dieu ! j'entends monter : ce sont les soldats qui vous cherchent. Fuyez, mon ami ; au nom du ciel, fuyez, ou cachez-vous... nous verrons après. (Vintimille fait quelques pas vers les créneaux, du côté où est accrochée l'échelle.) Plus loin ! Franchissez les créneaux, et tenez-vous sur l'échelle.

Vintimille disparaît derrière les créneaux. Diez s'asseoit d'un autre côté, et affecte de fourbir son épée.

SCÈNE IX.

DIEZ, D'AMARAL, VAUZELLES, SOLDATS, puis VINTIMILLE.

D'AMARAL, après avoir scruté de l'œil tous les recoins de la plate-forme.

Voilà qui est étrange en vérité ! (Diez se lève comme surpris par l'arrivée des chevaliers, et attend dans une attitude respectueuse qu'on lui adresse la parole.) Diez, que veut dire cela ? Tu n'étais pas seul.

Digitized by Google

DIEZ.

Je nettoyais mon épée, qui est toute tachée de sang.

D'AMARAL.

Vintimille est ici? ne me trompe pas.

DIEZ, avec embarras.

Monseigneur...

D'AMARAL.

J'en suis sûr. Un soldat blessé, qui avait été laissé pour mort dans la tour, l'a vu, il n'y a qu'un instant, courir sur les cadavres et s'élancer dans l'escalier. — Voyons! tu ne dis rien? Il est ici ; il faut qu'il se retrouve.

D'Amaral et les soldats cherchent sous les affûts de canon.

DIEZ, à part.

Malheur à lui!

D'Amaral, se penchant sur les créneaux, aperçoit Vintimille, le saisit par le bras, et le ramène sur la scène.

D'AMARAL, à Vauzelles.

Eh bien! messire, que vous disais-je? il cherchait à s'évader, et déjà il avait le pied sur l'échelle.

VINTIMILLE, se précipitant aux genoux de Vauzelles, qui parait attéré.

O mon père!...

VAUZELLES, le repoussant avec dédain.

Vous n'êtes pas mon fils.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Une salle basse dans la tour. Au fond, une fenêtre étroite et grillée. Portes latérales, avec verrous.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIEZ, un trousseau de clés à la main, ISABELLE.

ISABELLE.

Tout cela est donc vrai?

DIEZ.

Trop vrai, madamoiselle.

ISABELLE.

Et le pauvre Vintimille...

DIEZ.

Vient d'être conduit au fort Saint-Nicolas, d'où il ne sortira que pour comparaître devant ses juges.

ISABELLE.

Mais il n'aura pas de peine à se justifier ?

DIEZ.

Tout dépendra de Gulnare, car les apparences sont contre lui. Je lui avais bien conseillé de fuir, mais non pas de se laisser surprendre.

Digitized by Google

ISABELLE.

Et tu crois que le chancelier...

DIEZ.

Le chancelier ne dira rien, si ce n'est qu'on lui a dérobé la clé.

ISABELLE.

Mais cette femme turque, devenue, on ne sait comment, sa complice, quel peut être son but en accusant Vintimille ?

DIEZ.

Elle veut sauver le chancelier.

ISABELLE.

Il faut le sauver en effet, mais d'une façon moins odieuse. Parle-moi sincèrement, Diez : comment le connaît-elle, et depuis quand ?

DIEZ.

Oh ! c'est une vieille histoire. Fille du dernier sultan, elle fut élevée à Constantinople, dans le vieux sérail. Elle était brillante de beauté. A quinze ans, son père la promit à Kansou-el-Gauri, soudan d'Egypte, et la fit monter sur une galère richement équipée. Je ramais, pauvre chrétien captif, dans cette galère. Nous partîmes ; mais en vue de Candie, un corsaire portugais mit le cap sur nous et s'empara de la galère, après un sanglant combat. Il nous conduisit à Lisbonne, ma ville natale, où le chancelier me prit à son service. Quant à Gulnare, le gouverneur de Lisbonne, homme très-respectable, eut

Digitized by Google

pitié de sa jeunesse : il l'acheta, et n'ayant pas d'enfants, l'adopta bientôt pour sa fille. C'est chez lui que mon maître la rencontra.

ISABELLE.

Diez, il faut que tu me ménages une entrevue avec cette femme. L'affection qu'elle a pour mon bienfaiteur me sera un titre auprès d'elle. Tu le comprends bien, nous poursuivons tous ici le même but.

DIEZ.

La chose serait facile, car vous êtes dans sa prison, et le chancelier m'a constitué son gardien ; mais j'ai reçu l'ordre de ne la laisser communiquer avec personne. Elle est en ce moment devant le juge : retirez-vous, car elle va revenir ici sous bonne escorte.

ISABELLE.

Au nom du Dieu que tu sers, rends-moi ce dernier service, mon ami.

DIEZ.

Vous le voulez? Eh bien ! je ne vous répondrai pas par un refus. Restez dans la tour. J'irai vous chercher, dès qu'il me sera possible de vous introduire sans danger.

ISABELLE.

Diez, Dieu te bénira !

DIEZ, la regardant s'éloigner.

Pauvre enfant ! sa candeur, son abnégation.... allons, voilà que je pleure, moi ! Ah ! si grâce à ma complaisance, elle parvient à détourner un tel orage, par saint

Digitized by Google

Jacques ! j'aurai encore une fois manqué à ma consigne ; mais j'aurai fait une bonne action !

SCÈNE II.

DIEZ, GULNARE, amenée par des gardes, D'AMARAL.

D'AMARAL, aux gardes.

C'est bien. (Ils sortent. — A Gulnare, en lui montrant Diez.) Voici votre geôlier.

GULNARE, à demi-voix, à d'Amaral.

Je l'ai déjà vu quelque part.

D'AMARAL.

Vous ne reconnaissez pas le vieux Diez ?

GULNARE.

Est-il possible ? notre fidèle confident ! Ah ! je suis heureuse de le revoir !

D'AMARAL.

Il va nous laisser un moment ; je lui rendrai ensuite sa prisonnière.

Diez se retire.

SCÈNE III.

GULNARE, D'AMARAL.

GULNARE.

Un tel esclavage n'a rien assurément de bien pénible :

Digitized by Google

le maître m'est cher, le geôlier est à mes ordres ; il n'y a pas jusqu'au juge qui ne m'ait traitée avec tous les égards dus à mon rang.

D'AMARAL.

Oh ! quant au juge, il faut vous en méfier, car je ne l'ai pas choisi. C'est le chevalier Jacques Fontaine, de Bruges. Naturellement calme, comme les Flamands, il inspire d'abord confiance par sa bonhomie ; mais il observe tout, retient tout, et ne se trompe guère dans ses appréciations. Il se pique même de littérature et écrit un journal du siége, où nous ne manquerons pas de figurer.

GULNARE.

Enfin, mon cher André, nous voilà réunis !... dans une prison ! mais qu'importe ? C'est plus encore que je n'avais espéré.

D'AMARAL.

Après douze ans de séparation !

GULNARE.

Dix-huit, mon ami, dix-huit. Car je ne puis compter notre rencontre sur le rivage d'Ajazzo, au milieu des arquebusades et des cris de la soldatesque. Oh ! nous ne fûmes heureux qu'en Portugal ! Vous souvient-il du jour où le gouverneur de Lisbonne, si généreux pour moi, me conduisit pour la première fois dans le vieux château de votre famille, au bord du Tage ? Vous m'aidâtes à descendre de la barque, et dès cet instant, quoique vous

Digitized by Google

fussiez chrétien, je sentis que je n'aimerais jamais un autre homme.

D'AMARAL.

Vous souvient-il de notre premier serrement de main sous les oliviers ? du baiser que je vous dérobai dans le salon du gouverneur ? de la romance que je chantai sous le balcon un soir d'été, et de la rose que vous laissâtes tomber de votre sein ?

GULNARE.

C'était la rose sans épines.

D'AMARAL.

O jeunesse, printemps, innocence, délicieux moments, rêves trop courts ! Et vous, jardins, rochers, grottes, palais, asiles de l'espérance et du bonheur !

GULNARE.

Puis, nos vœux secrets, nos tendres serments, nos terreurs, nos trames vainement ourdies pour obtenir un consentement qu'on nous refusait ; enfin le jour, l'heureux jour où le maure centenaire, sur la montagne d'où l'on apercevait et la mer et le Tage, nous unit selon le rite de ma nation, et plaçant ma main dans votre main, nous dit : « Aimez-vous, mes enfants ; quoique vous ne serviez pas le même Dieu, vivez en paix ! »

D'AMARAL.

Mais le temps était passé de ces mariages, autrefois si fréquents dans l'Estramadure, de musulmans et de chrétiens. Mon père s'aperçut de mes assiduités, de nos

Digitized by Google

relations : il en instruisit le gouverneur, et me fit monter sur un vaisseau qui partait pour Rhodes. Plusieurs mois s'écoulèrent, et n'ayant pas de nouvelles, je vous crus morte. N'écoutant que mon désespoir, je pris, sans vocation suffisante, l'habit de Saint-Jean, cet habit qui me sépare de vous pour jamais !

GULNARE.

Pour jamais ! que voulez-vous dire ?

D'AMARAL.

Puisqu'en le prenant, j'ai fait vœu de renoncer à toutes les femmes.

GULNARE.

A toutes, mais non pas à la vôtre !

D'AMARAL.

Au moins jusqu'à ce que j'aie quitté cette ville maudite ! — Mais vous, qu'avez-vous fait depuis mon départ ?

GULNARE.

Ce que j'ai fait ? oh ! d'abord, je voulus mourir. Mais bientôt, voyant que j'allais être mère, je résolus de vivre pour mon enfant. Bientôt aussi, le bon gouverneur, qui avait mis tout en œuvre pour adoucir mon chagrin, mourut, et par son testament me légua tous ses biens, en me rendant la liberté. Je n'eus plus alors qu'une seule pensée : vous rejoindre. Laissant aux soins d'une nourrice ma chère Zehra, je m'habituai au maniement des armes, j'appris à dompter un coursier, éducation bien nouvelle pour moi, et dans laquelle pourtant je fis

Digitized by Google

de rapides progrès. Enfin, quand j'eus suffisamment endurci mon corps à la fatigue, je m'embarquai, et ne pouvant me rendre à Rhodes, d'où ma religion m'eût fait infailliblement repousser, je profitai de la tolérance des Vénitiens pour descendre à Chypre, où j'espérais trouver quelque occasion de vous rejoindre. Il s'en présenta une, mais incomparable, puisqu'elle me rendit témoin de votre gloire. Le Soudan d'Egypte, celui-là même auquel j'avais été destinée, résolut d'attaquer près du cap Saint-André la flotte rhodienne. Vous savez le reste. Quand, après avoir dispersé ses vaisseaux, vous mîtes pied à terre pour atteindre les fuyards, je me présentai à vous sur le champ de bataille...

D'AMARAL.

Mais terrible en vérité, les cheveux épars, les yeux enflammés, couverte de sang et de poussière, un arc sur l'épaule, et brandissant une lourde épée!

GULNARE.

Je voulais, si vous refusiez de me suivre, mourir de votre main. Mais, hélas! un gros de chrétiens nous sépara; je ne vous revis plus, et pour comble d'affliction, je perdis dans le tumulte de la déroute ma fille, que j'avais amenée de Nicosie et déposée dans un village voisin...

Elle verse des pleurs.

D'AMARAL.

Pauvre mère!... vous la pleurez encore.

Digitized by Google

GULNARE.

Oh ! je l'ai bien vengée ! Je vouai dès ce moment aux chevaliers une haine mortelle ; et soit désir de punir les meurtriers de mon enfant, soit désir de vous rejoindre, ou plutôt tous les deux à la fois, je me rendis à Constantinople, je me fis reconnaître de mon frère Soliman ; et quand il fut monté sur le trône, c'est moi qui l'animai à tout entreprendre contre Rhodes ; c'est moi aussi qui lui conseillai d'entrer en correspondance avec vous.

D'AMARAL.

Vous m'aimiez donc bien ?

GULNARE.

Je vous aimais comme je vous aime encore, comme je ne cesserai jamais de vous aimer. Envoyée au Soudan par mon père, en échange d'un riche présent, selon l'usage, sans même avoir été consultée, j'aurais ignoré toujours, si vous ne me l'aviez appris, quelle force, quelle dignité, quelle confiance puisent dans la liberté réciproque de leur choix l'homme et la femme qui veulent se créer une famille. Votre religion, à ce point de vue, est bien supérieure à la nôtre.

D'AMARAL.

Elle proscrit la pluralité des femmes.

GULNARE.

Mieux encore, elle leur reconnaît une âme. Oh ! j'ai plus d'une fois appelé sur ce point l'attention de Soliman ; et si je retourne à Constantinople, il ne tiendra

Digitized by Google

pas à moi que toutes les filles de ma nation ne soient bientôt affranchies de l'ignominieuse servitude dans laquelle on les tient plongées.

D'AMARAL, avec amertume.

Des projets! des projets, Gulnare! en vérité, je vous admire. Moi, je n'en suis plus là. Je ne souhaite que le repos, l'obscurité, l'oubli. Je regrette ce que j'ai fait; je m'effraie de ce qui me reste à faire. Et cependant il faut marcher. Adieu; je retourne à mon poste, de peur d'éveiller les soupçons.

Il se retire.

SCÈNE IV.

GULNARE, seule.

Ainsi donc, j'ai été la cause involontaire de son malheur! désormais, et toujours peut-être, il y aura entre nous cette croix, qu'il a fait vœu de défendre et de porter! Mais que valent de nouveaux serments, faits après des serments plus sacrés? Ne serait-ce pas plutôt que le temps et l'absence auraient changé ses sentiments pour moi? Je ne sais; mais ce matin, quand, pour me faire reconnaître des chevaliers qui l'entouraient, j'ai arraché mon casque, j'avais l'œil sur lui: il a soudain changé de visage. Je ne suis plus telle assurément que j'étais la dernière fois qu'il me vit: douze ans ont passé sur ma tête; le soleil a bruni mon teint, le chagrin a flétri mes traits... le cœur seul n'a point changé. Je me

Digitized by Google

trompe sans doute : dans l'anxiété douloureuse que lui cause une situation si terrible, il n'est pas plus à moi qu'à lui-même. Ah ! puissé-je conserver une illusion, que rien, je le sens, ne remplacerait, si je venais à la perdre !

SCÈNE V.

GULNARE, DIEZ.

DIEZ.

Madame, je vous amène une jeune fille, qui désire vous parler en particulier.

GULNARE.

Quelle est cette jeune fille ? que veut-elle ?

DIEZ.

La voici : je la laisse avec vous.

Il se retire.

SCÈNE VI.

GULNARE, ISABELLE.

ISABELLE.

Princesse, excusez mon indiscrétion... je viens vers vous en suppliante.

GULNARE.

Je vous écoute, madamoiselle.

Digitized by Google

ISABELLE.

Il faut que vous me permettiez de verser tout mon cœur dans le vôtre. On vous a dépeinte à moi comme terrible, au-dessus de notre sexe : mais pour aimer la gloire, vous ne sauriez mépriser la justice. Or, je vous parle au nom de la justice, au nom des plus sacrées et des plus légitimes sollicitudes.

GULNARE.

Je ne vous comprends pas, je l'avoue : de quoi s'agit-il, et que voulez-vous de moi?

ISABELLE.

Orpheline dès mon bas âge, j'ai été élevée à Rhodes auprès d'un jeune Grec, dont la famille occupe dans cette ville un rang distingué. Fils d'un prince catholique, et qui comptait jusqu'à quatre frères parmi les chevaliers, il a hérité de ses sentiments; et son père, aussi loyal qu'intrépide, est l'un des premiers qui soient tombés sous les coups de vos soldats. Ce jeune homme est incapable d'une trahison, incapable d'un simple mensonge : je connais son cœur, il est aussi pur que le mien. Eh bien ! on l'accuse d'avoir voulu livrer la ville à Soliman; et qui l'accuse? vous, madame, vous ! par erreur sans doute, car vous portez trop noblement l'épée, pour ne pas dédaigner la calomnie !

GULNARE.

Vous pourriez être vous-même dans l'erreur, mademoiselle. Vous m'êtes inconnue; je ne vous dois ni ne

Digitized by Google

vous demande aucune confidence; et si c'est un interrogatoire, sachez que je viens d'en subir un devant le juge.

ISABELLE.

Vous ne me connaissez point en effet, et sans doute vous me méprisez parce que vous me croyez chrétienne. Mais non, quoiqu'élevée au milieu des chrétiens, j'appartiens à la religion musulmane.

GULNARE.

Comment donc?

ISABELLE.

Oui, madame, mon premier titre auprès de vous est d'être, comme vous, prisonnière des chrétiens. Ils m'ont traitée avec une bonté qui leur a mérité ma reconnaissance; mais cette bonté ne m'a fait oublier ni mon origine ni mon Dieu.

GULNARE.

Y a-t-il longtemps que vous êtes tombée entre les mains des chrétiens?

ISABELLE.

Une douzaine d'années, dans l'île de Chypre.

GULNARE.

Dans l'île de Chypre! où vous êtes née sans doute?

ISABELLE.

Je ne sais. Une vieille esclave, qui fut prise avec moi, m'a dit que ma mère habitait Nicosie; rien de plus: j'étais fort jeune.

Digitized by Google

GULNARE.

Une esclave noire ?

ISABELLE.

Noire en effet ; mais si bonne, si dévouée !

GULNARE.

Qui est ici ?

ISABELLE.

Qui n'y est plus ; car elle est morte, il y a six ans, la pauvre femme !

GULNARE.

Nommée Saïda ?

ISABELLE.

Non, Bosphorone. L'auriez-vous connue ?

GULNARE, avec désappointement.

Je confondais. — Mais qui donc a pris soin de vous jusqu'à ce jour ?

ISABELLE.

Un généreux chevalier, le grand-chancelier de l'ordre de Saint-Jean.

GULNARE.

Le grand-chancelier ?

ISABELLE.

C'est lui qui m'a fait élever, et je l'aime comme s'il était mon père.

GULNARE, à part.

Son père ! ah ! s'il pouvait l'être en effet ! mais, en

Digitized by Google

vérité, je ne sais plus ce que je dis, tant je suis troublée ! — Comment vous nommez-vous ?

ISABELLE.

Mon protecteur m'a appelée Isabelle, du nom de sa mère.

GULNARE.

C'est votre nom chrétien ; mais l'autre ?

ISABELLE.

Mon autre nom ?

GULNARE.

Votre nom musulman ?

ISABELLE.

Je ne l'ai jamais su.

GULNARE, avec attendrissement.

Pauvre enfant ! — Je ne puis vous exprimer combien tout ce que vous me dites m'intéresse. Vos paroles réveillent chez moi des souvenirs bien doux et bien amers tout à la fois.

ISABELLE.

Vous pleurez ! votre visage n'a plus cette sévérité qui m'effrayait. Oh ! de grâce, ne rejetez pas ma prière ! Suivez la noble inspiration de votre cœur.

GULNARE.

Mon enfant, si j'avais une fille, et qu'elle eût votre âge, je voudrais qu'elle vous ressemblât.

ISABELLE.

Et moi, madame, si j'avais encore une mère, je ne lui

Digitized by Google

voudrais pas un regard plus tendre, plus compatissant que celui que vous arrêtez en ce moment sur moi. Mettez le comble à tant de bontés : je me jette à vos pieds. Empêchez une injustice ; rendez-moi mon ami d'enfance.

GULNARE.

C'est impossible, hélas !

ISABELLE.

Ah ! si vous le connaissiez comme moi, vous ne l'accuseriez pas ! Il n'est pas votre ennemi, j'en suis sûr ; et fût-il votre ennemi, vous n'auriez pas le droit de flétrir sa réputation.

GULNARE, résolûment.

Connaissez vous le vrai coupable ?

ISABELLE.

Eh bien ! oui, puisque vous me le demandez.

GULNARE.

L'aimez-vous autant que ce jeune homme ?

ISABELLE.

Je lui dois tout.

GULNARE.

Mais si je prononce son nom ?...

ISABELLE.

Vous le perdrez sans ressource.

GULNARE.

Ne m'obligez donc pas à le nommer.

Digitized by Google

ISABELLE.

Vous avez raison; mais on peut sauver l'un et l'autre, et puisqu'il faut une victime, me voici. Daignez rétracter, madame, une accusation si regrettable; dénoncez-moi hautement. Songez que je n'ai plus personne au monde; que ma mort ne fera pas saigner le cœur d'une mère...

GULNARE, à part.

Hélas! qui sait?

ISABELLE.

Et que je puis perdre sans regret pour mon bienfaiteur, pour mon cher Marc, une vie qui serait trop malheureuse sans eux!

GULNARE.

On ne m'écouterait même pas.

ISABELLE.

On vous croira. Je suis musulmane, c'est-à-dire un objet d'aversion pour les chrétiens. Leurs intérêts et les miens sont distincts. Ils pourront m'accuser d'ingratitude, non s'étonner que j'aie voulu me dévouer pour ma religion et ma patrie. Vous direz que je suis entrée en communication avec vous au moyen de billets attachés à des flèches, comme ce médecin juif qui fut naguère mis à mort pour trahison. Quant à la clé de la poterne, on comprendra que j'aie pu la dérober au grand-chancelier, puisque ma condition d'esclave me donnait chaque jour accès auprès de lui!

Digitized by Google

GULNARE.

Et vous exigez de moi que je commette froidement ce nouveau crime! Ah! c'est bien assez d'un remords. Je connais depuis longtemps votre bienfaiteur; je lui ai des obligations. Surpris par les chrétiens dans la tour, nous étions perdus. Vintimille avait fait échouer notre entreprise en donnant l'alarme: que pouvions-nous faire? Un affreux expédient s'offrit à la pensée de d'Amaral. Il n'y avait pas à délibérer. Je consentis à tout; mais je le regrette aujourd'hui!

ISABELLE.

Prouvez-le donc!

GULNARE.

Vous ne le feriez pas à ma place.

ISABELLE.

Mais puisque je me sacrifie!

GULNARE.

Je n'en serais que plus coupable.

ISABELLE.

C'en est assez, madame: laissez commettre l'iniquité. Allah, qui permet l'extermination de ses ennemis, vous le pardonnera sans doute; mais le Dieu qui protège l'innocence, et qui serait déjà le mien, si je pouvais oublier ma mère, le Dieu de Vintimille et des chrétiens vous punira!

Elle sort vivement, laissant Gulnare les bras étendus vers elle, dans une attitude presque suppliante.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

GULNARE, seule.

Quel coup de foudre, ô ciel! mais aussi quel éclair! C'est elle assurément, c'est ma fille ; tout me le persuade, et cependant je doute encore. D'Amaral m'aurait-il donc trompée? Mais lui-même, la connaît-il? Si je consulte mon cœur, c'est elle ; si j'interroge mes souvenirs, ce sont ses traits. C'est son regard surtout, son doux regard. Ah ! si elle eût souri, je l'eusse certainement reconnue à son sourire! Il y a douze ans, l'île de Chypre, Nicosie, l'esclave noire, sa mère musulmane! est-ce assez de témoignages?... Je suis folle, car il y a aussi des incohérences. Saint prophète ! si c'était ma fille, ma propre fille, que je croyais perdue, que son père me disait morte ; ma pauvre Zehra tant pleurée ; qui m'eût consolée de tout, et dont rien ne m'a consolée! — Je l'ai bien accueillie en effet! Au lieu de lui ouvrir mes bras, au lieu de lui dire : Je suis ta mère ! au lieu de lui accorder ce qu'elle voulait... Mais que voulait-elle aussi ? mourir pour ce jeune homme, mourir dénoncée par moi... cela était-il possible? Et je l'ai désespérée! Elle va se livrer peut-être à quelque résolution funeste. Oh! que ce doute est pénible ! j'aimerais mieux, je crois, ne l'avoir jamais retrouvée. (Elle tombe affaissée sur un escabeau ; puis, voyant entrer d'Amaral.) Il faut que je m'éclaircisse de tout.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

GULNARE, D'AMARAL.

GULNARE.

Tenez, mon cher d'Amaral, nous avons fait une grande faute en accusant Vintimille.

D'AMARAL.

C'est un moyen extrême, j'en conviens.

GULNARE.

Dangereux entre tous ; car la famille de ce jeune homme est puissante, ses amis sont nombreux, et lui-même éloigne les soupçons par sa candeur.

D'AMARAL.

C'est pourtant notre seule planche de salut.

GULNARE.

Il en est une sur laquelle nous ne comptions pas, et qui s'offre à nous comme d'elle-même.

D'AMARAL.

En vérité ?

GULNARE.

Une jeune fille est venue me trouver dans ma prison.

D'AMARAL.

A mon insu ?... Sans doute envoyée par le grand-maître ?

GULNARE.

Amenée par Diez.

Digitized by Google

D'AMARAL, avec sévérité.

Et il ne m'en a rien dit ?

GULNARE.

Cette jeune fille venait solliciter la grâce de Vintimille.

D'AMARAL.

Quelque amourette !

GULNARE.

Oh ! de l'amour, du véritable amour, comme celui que nous conçûmes l'un pour l'autre à Lisbonne ; plus timide peut-être, mais non moins profond.

D'AMARAL.

Enfin elle l'aime ?

GULNARE.

Cette jeune fille n'a plus ni famille ni patrie. C'est une pauvre esclave, élevée par vos ordres, à ce qu'il paraît, mais peu considérée des chrétiens, dont elle n'a jamais voulu pratiquer la religion.

D'AMARAL, très-ému.

Isabelle !

GULNARE.

Précisément.

D'AMARAL.

Eh bien ?

GULNARE.

Elle veut sauver à tout prix son fiancé.

Digitized by Google

D'AMARAL.

Son fiancé ?...

GULNARE.

J'entends le fiancé de son cœur, car sans doute vous ne le lui destiniez pas.

D'AMARAL, à part.

Elle et lui dans la tour, à la même heure !... je comprends.

GULNARE, qui a entendu ces dernières paroles.

Vous comprenez ?

D'AMARAL, troublé.

Je comprends qu'elle veut sauver le fiancé de son cœur.

GULNARE.

Et pour cela, savez-vous ce qu'elle propose ?

D'AMARAL.

Non, assurément.

GULNARE.

De s'accuser elle-même : je rétracterais ce que j'ai dit, et n'aurais qu'à appuyer ses déclarations.

D'AMARAL.

Cela n'est pas sérieux.

GULNARE.

Très-sérieux, je vous l'assure, et véritablement heureux pour nous, inespéré...

Digitized by Google

D'AMARAL.

Et qu'avez-vous répondu ?

GULNARE.

Que j'aviserais. Pouvais-je rien conclure sans votre aveu ?

D'AMARAL.

Ecoutez, Gulnare : ce serait une abominable action.

GULNARE.

Pas plus abominable que la première ; et certainement moins périlleuse. Car enfin cette jeune fille peut disposer d'elle-même comme bon lui semble, et personne assurément n'entreprendra de lui prouver qu'elle en impose.

D'AMARAL.

Il faudrait au moins que son allégation fût vraisemblable.

GULNARE.

Il semblera très-naturel qu'une musulmane ait voulu favoriser ceux de sa religion, et que Gulnare, après avoir essayé de sauver une compatriote, rende hommage à la vérité pour ne pas perdre un innocent. Ce qui m'étonne, mon cher d'Amaral, ce sont les objections que vous faites à ce projet. Auriez-vous quelque motif particulier... et que j'ignore ?...

D'AMARAL.

Aucun, si ce n'est que cette jeune fille m'est chère, parce que je l'ai élevée.

Digitized by Google

GULNARE.

Vous l'avez élevée! Mais qui donc l'a remise entre vos mains?

D'AMARAL.

Mes soldats.

GULNARE.

Il y a douze ans!

D'AMARAL.

Vous le savez?

GULNARE.

Elle me l'a dit. — Près d'Ajazzo?

D'AMARAL.

Près d'Ajazzo, en effet.

GULNARE.

Avec une esclave noire à qui je l'avais confiée?

D'AMARAL.

Avec l'esclave noire.

GULNARE.

C'est donc ma fille?

D'AMARAL.

Eh bien! oui.

GULNARE.

En êtes-vous sûr?

D'AMARAL.

L'esclave me l'a déclaré.

Digitized by Google

GULNARE, éclatant, avec désespoir.

Oh ! que je suis malheureuse !...

D'AMARAL.

Je ne vous comprends pas.

GULNARE.

Elle m'a maudite ! — Pourquoi m'avez-vous trompée ?

D'AMARAL.

Parce que le moment n'était pas venu de vous la rendre.

GULNARE.

J'ai repoussé ses caresses...

D'AMARAL.

Vous les recevrez plus tard.

GULNARE.

J'ai rejeté ses prières...

D'AMARAL.

Pouviez-vous les exaucer ?

GULNARE.

Mais il faut la sauver ! Vous saviez qu'elle aimait ce jeune chrétien ?

D'AMARAL.

Je l'ignorais : c'est vous qui me l'avez appris.

GULNARE.

Le mariage est-il possible ?

D'AMARAL.

Nos lois l'interdisent.

Digitized by Google

GULNARE.

Mais vos usages le permettent?

D'AMARAL, avec amertume.

Ah! nous ne sommes plus à Lisbonne!

GULNARE.

N'importe! il faut les sauver tous deux.

D'AMARAL.

Eh bien! dénoncez-moi.

GULNARE.

Allah m'en préserve!

D'AMARAL.

Que voulez-vous donc que je fasse?

GULNARE.

Que vous la défendiez contre elle-même; que vous me la rendiez. Ah! si l'amour d'une mère pouvait suffire à son cœur! si ma joie pouvait lui faire oublier son chagrin! si je pouvais m'enfuir avec elle par delà les mers et les déserts!

D'AMARAL.

Ne craignez rien, je veillerai sur elle; je lui parlerai. Elle a de l'affection pour moi.

GULNARE.

Vous m'en répondez!

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN PAGE DE RHODES.

D'AMARAL, au Page.

Que voulez-vous?

LE PAGE.

Monseigneur, le conseil va se réunir à la Châtellenie, et le grand-maître vous invite à vous y rendre, pour prendre part au jugement de Vintimille.

D'AMARAL.

Je vous suis.

Le Page s'éloigne.

GULNARE, à d'Amaral.

Du courage, mon ami!

D'AMARAL.

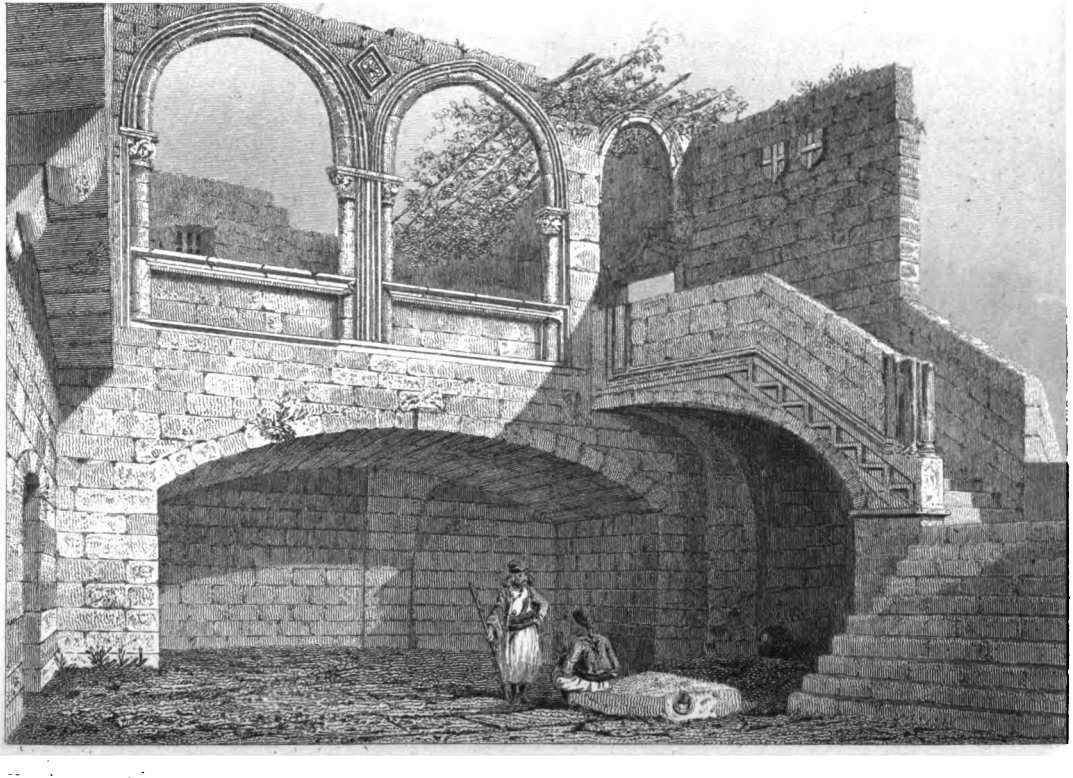
Ah! j'en ai plus besoin que l'accusé!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

ACTE IV.

La Châtellenie. — Sorte de cour basse, surmontée, à gauche et en face du spectateur, d'une galerie en forme de cloître. Une rampe en pierre règne, à hauteur d'appui, le long de cette galerie, dont la façade présente une suite d'arceaux en ogive, soutenus et reliés entre eux par des colonnes. Sur la droite, un large escalier, de même style, et coupé par deux paliers, descend de la galerie dans la cour, qui est voûtée dans la partie que la galerie recouvre (1). Dans le mur, à gauche de la cour, une porte ogive, et devant cette porte, huit fauteuils en bois de chêne. Au milieu de la cour, les Évangiles, sur une table. Plus en avant, une grande pierre bleue carrée, sur le côté de laquelle est fixé un anneau de fer.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ISLE-ADAM, VAUZELLES.

VAUZELLES.

Que votre Éminence me pardonne, mais plus j'y réfléchis, moins la chose me paraît croyable.

L'ISLE-ADAM.

Il y a des invraisemblances, je l'avoue; mais les témoignages sont accablants.

VAUZELLES.

Plusieurs ont remarqué, monseigneur, que vous aviez

---

(1) Voir le colonel Rottiers, *Monuments de Rhodes*, planches XXV et XXVI.

Digitized by Google

convoqué pour le jugement, non seulement le conseil ordinaire, mais tous les chevaliers; choisi pour juges les chefs des huit langues; requis en un mot les formes les plus solennelles, comme s'il s'agissait de juger un de nos frères et de lui ôter l'habit.

L'ISLE-ADAM.

Vintimille est fils d'un prince et page de Rhodes. Ses oncles sont revêtus des plus hautes charges de notre ordre. Son père, après nous avoir aidés de sa bourse, est mort à notre service. Enfin vous vous êtes déclaré son protecteur, mon cher George.

VAUZELLES, saisissant la main du grand-maître et l'appuyant sur son cœur.

Ah! monseigneur!... tous ces égards, je suis convaincu qu'il les mérite.

L'ISLE-ADAM.

Puissiez-vous dire vrai! Dans l'état de nos affaires, et avec l'occupation que nous donnent les Turcs, il importe que l'expiation soit prompte, exemplaire; que le coupable, si les débats le font connaître, soit jugé séance tenante et sans nouvelle convocation, fût-il chevalier, fût-il grand-prieur!

VAUZELLES.

Monseigneur, vous m'avez toujours témoigné des bontés particulières...

L'ISLE-ADAM.

N'êtes-vous pas l'un de mes amis les plus dévoués et les plus sûrs?

Digitized by Google

VAUZELLES.

Et pourtant vous ne me dites pas toute votre pensée!

L'ISLE-ADAM.

Je puis vous la dire en effet. L'explication du grand-chancelier me semble insuffisante et suspecte. Car enfin on ne perd pas, on ne se laisse pas dérober une clé, quand cette clé est celle du poste que l'on défend : on la porte sur soi, dans sa ceinture, à côté de son épée, et ce n'est que quand celle-ci est brisée qu'on se sépare de celle-là.

VAUZELLES, résolûment.

Oui, monseigneur.

L'ISLE-ADAM.

Vous ne sauriez croire combien cette idée m'est pénible, et cependant elle me possède. Le ressentiment de d'Amaral, son mauvais vouloir, ne s'est-il pas manifesté de mille manières? Quand nous nous préoccupions si justement des préparatifs du Sultan, seul, le grand-chancelier affectait une sécurité trompeuse. Dès le commencement du siége, un commandeur espagnol l'entend dire que je serai le dernier grand-maître de Rhodes. Bientôt il fomente une sédition parmi ceux de la langue d'Italie, sous prétexte que le Pape confère des commanderies à leur préjudice. Enfin, chargé d'approvisionner la ville, il nous trompe, et tout nous manque à la fois!

VAUZELLES.

Ce sont là des circonstances fort graves, sans doute.

Digitized by Google

L'ISLE-ADAM.

Tellement graves, que si son inimitié ne m'imposait des réserves particulières; si la pitié qu'il m'inspire était moins douloureuse et moins profonde, je le ferais, je crois, arrêter à l'instant même. Mais, trahi par Judas, notre Maître ne se hâta point de le punir. D'ailleurs, la déclaration de Gulnare me trouble autant qu'elle vous afflige.

VAUZELLES.

Monseigneur, dans l'intérêt de la justice, permettez-moi de revoir, avant le jugement, mon malheureux pupille. Je le presserai de questions; il me dira la vérité. Les présomptions sont pour lui; car je puis dire qu'il n'a mérité jusqu'à ce jour aucun reproche.

L'ISLE-ADAM.

Je le veux bien, et que cette énigme s'éclaircisse! Les gardes vont amener Vintimille: parlez-lui. Je retarderai de quelques instants la séance.

VAUZELLES.

C'est une faveur dont je n'abuserai pas, monseigneur.

L'Isle-Adam se retire.

SCÈNE II.

VAUZELLES, VINTIMILLE, enchaîné, entre une double haie de soldats, qui lui font signe de s'asseoir sur la pierre carrée.

VAUZELLES, voyant entrer Vintimille, qui ne l'aperçoit pas d'abord. A part.

Malheureux jeune homme! chargé de fers comme un

Digitized by Google

criminel ! mais les yeux levés, le pied ferme !... Un front de chérubin, et déjà la noble physionomie de son père ! — Ah ! ces signes-là ne peuvent tromper !

Il s'avance vers Vintimille, qui se lève très-ému. Les soldats se retirent dans le fond.

VINTIMILLE.

Vous?... mon protecteur !

VAUZELLES.

Oui, moi-même. Je vous ai repoussé tantôt dans un premier mouvement d'indignation ; mais je ne suis pas votre juge : il ne tient même qu'à vous de trouver en moi un défenseur.

VINTIMILLE.

Tant de bonté !... mais je n'en suis pas indigne ; vous le reconnaîtrez un jour.

VAUZELLES.

Vous pouvez m'en convaincre aujourd'hui même. Votre père, Vintimille, était un homme plein d'honneur. Le jour qu'il mourut, nous combattions ensemble hors des murs. Percé de part en part, il allait tomber ; je mis pied à terre et le reçus dans mes bras. — « George, me dit-il, je vais voir en paradis celui qui mourut pour nous : je te recommande mes enfants. » Aussitôt, il fiche en terre la pointe de son épée, dont la garde figure le signe de notre salut ; il se soulève pour s'agenouiller devant la croix ; il la baise avec respect. Puis, sentant la vie lui échapper : « Je t'en conjure, prends mon épée, mon cher Vauzelles : je ne veux pas

Digitized by Google

qu'un Turc ou un autre que toi la possède. » — Voilà comment votre père est mort; voilà pourquoi je le remplace aujourd'hui. Que ce souvenir vous touche! Et, fussiez-vous coupable mille fois, ne me cachez rien.

VINTIMILLE, sanglottant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

VAUZELLES.

Vous avez le cœur bon; vous pouvez avoir été mal conseillé...

VINTIMILLE.

Si c'était mon secret, vous le sauriez déjà.

VAUZELLES, froidement.

Vous aviez un complice?

VINTIMILLE.

Je n'ai pas de complice; je ne suis pas coupable. Ah! messire, ne voyez-vous pas combien cette accusation est étrange? Méconnaissez-vous à ce point le fils de votre ami, l'enfant que vous avez adopté, un chrétien?

VAUZELLES.

Mais que voulez-vous dire?

VINTIMILLE.

Que devenu, par ma faute, dépositaire d'un secret terrible, je ne puis, sans manquer à l'honneur, le révéler.

VAUZELLES.

Quel secret? Ces réticences m'étonnent, je l'avoue. Vous étiez cette nuit dans la tour du bastion d'Auvergne; dans

Digitized by Google

quel but? La trahison éclate, vous ne vous montrez pas! On vous dénonce au grand-maître, vous fuyez!

VINTIMILLE.

C'est la foi, la charité, l'espérance, qui m'avaient conduit dans la tour; le salut de Rhodes m'y a retenu, et je n'ai fui que pour éviter un châtiment immérité.

VAUZELLES, avec une ironie amère.

Assez, assez, monsieur! Un enfant de votre âge peut faire rougir un homme du mien, mais non pas lui en imposer. Je ne sais si vous tromperez ainsi le conseil, mais vous ne tromperez pas Dieu.

VINTIMILLE.

Que votre mépris est cruel! (Fondant en larmes.) Ah! si j'étais coupable, je pourrais du moins me repentir!

VAUZELLES.

Mais, pour Dieu! dites-moi donc un mot, un seul mot qui me rassure en m'éclairant. Je voudrais vous croire, et vous ne m'en fournissez pas les moyens.

VINTIMILLE, comme inspiré.

Messire, vous me croirez! (Posant la main sur l'épée que Vauzelles porte au côté.) Sur cette épée dont la garde est une croix sainte, et que Gui, mon aïeul, portait à Tolosa; sur cette épée, devant laquelle mon père mourant s'est prosterné; sur cette épée que n'a jamais touchée la main d'un traître, je vous le jure, j'ai sauvé la ville, qu'on m'accuse odieusement d'avoir voulu livrer à l'ennemi!

Digitized by Google

VAUZELLES, avec transport.

Viens dans mes bras, mon fils, je te crois. (Vintimille se précipite dans ses bras.) Tu sors d'un sang qui n'a jamais produit que de loyaux et vaillants hommes. Je te crois, mais je voudrais pouvoir démontrer ton innocence. Dieu, je l'espère, y pourvoira. — Seigneur, qui avez sauvé Daniel de la fureur des lions, faites triompher une si belle cause ; donnez-moi l'éloquence de vos docteurs et de vos saints pour la défendre !

Il sort.

SCÈNE III.

VINTIMILLE, GARDES dans le fond.

VINTIMILLE.

Et maintenant, qu'on resserre mes liens ; qu'on soumette aux plus dures, aux plus humiliantes épreuves ce faible corps ; mon âme est si haut dans l'estime d'une autre âme et d'elle-même, que rien ne peut plus troubler sa sérénité ! O mystère admirable ! je goûte une satisfaction sublime, et c'est à l'injustice, c'est à la calomnie que je le dois ! Constance des confesseurs, douce résignation des martyrs, je vous comprends ; gibets, roues et bûchers, je sais maintenant comme on vous brave !

On entend sonner à toute volée les cloches des églises de Rhodes.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'ISLE-ADAM, en habit magistral, — une soutanelle ou simarre noire de tabis, tombant jusqu'aux genoux, ouverte près du col et fourrée de martre; par dessus cette soutanelle, une robe en velours noir, ou manteau ducal descendant jusqu'aux talons, à manches larges, et orné, sur le côté gauche, d'une grande croix blanche à huit pointes. Barbe longue et cheveux courts. Bonnet de velours noir à trois pointes, replié sur le dessus en arrière. A la ceinture, une escarcelle. Le grand-maître tient à la main un bâton de commandement parsemé de petites croix. Il est précédé de quatre pages portant sa livrée, et suivi de son sénéchal, qui soutient la queue de sa robe. D'AMARAL, VAUZELLES, FONTAINE, LE GRAND-MARÉCHAL, LES DIGNITAIRES ET CHEVALIERS DE SAINT-JEAN, en habit religieux, avec la croix blanche à huit pointes. Ces divers personnages ne descendent pas sur la scène, mais se rangent dans la galerie, où ils restent debout. L'Isle-Adam s'asseoit sous un dais placé dans la galerie, à gauche du spectateur, sur le premier plan. A ses côtés se tiennent debout deux chevaliers en costume de guerre, et portant, l'un, une enseigne sur laquelle est brodé le crucifix, l'autre, l'étendard de la Religion de Rhodes. Vauzelles va se placer sur les degrés inférieurs de l'escalier, non loin de Vintimille.

L'ISLE-ADAM.

Mes chers frères, vous savez sans doute quel est l'objet de cette convocation. Un odieux complot a failli nous perdre tous. Une main coupable, et dirigée par l'éternel ennemi du genre humain, a ouvert aux Turcs, aujourd'hui même, la tour du bastion d'Auvergne, dont j'avais confié la défense au grand-chancelier. Ce dignitaire déclare qu'on lui a dérobé la clé, et désigne à notre justice un jeune homme dont mon prédécesseur avait généreusement accueilli la famille, le fils, en ce

Digitized by Google

moment devant vous, du regrettable Alexandre, comte de Vintimille. Il me répugne, je l'avoue, de penser que ce rejeton d'une race illustre ait pu commettre un si grand crime. Nous l'écouterons donc sans prévention; mais, qu'il le sache bien! le supplice réservé aux traîtres est terrible, et le moment est venu pour lui de se justifier. Il voudra se montrer digne sans doute du patronage que daigne lui accorder dans cette enceinte un chevalier dont nous apprécions tous les sentiments religieux et la valeur, et qui a refermé cette porte qu'un chrétien n'aurait jamais dû ouvrir. — J'ai pensé, mes frères, qu'une affaire si grave, et qui nous intéresse tous au même titre, ne pouvait être portée que devant l'assemblée générale. — Baillis conventuels, vous qu'on appelle à bon droit les piliers des langues, puisque vous en êtes les représentants et les chefs, prenez possession de vos siéges, afin que nous entrions en séance. (Les huit baillis conventuels, parmi lesquels se trouve d'Amaral, descendent dans la cour basse, et se placent debout devant les huit fauteuils. — A d'Amaral.) Sire chancelier, vous êtes témoin dans cette affaire; vous ne sauriez être juge. Nous désignons pour occuper votre siége le chevalier Bernard de Montessus, de la langue de France. (D'Amaral s'éloigne avec dépit, et se porte à peu de distance des fauteuils, sur le devant de la scène, sans s'asseoir. Le chevalier de Montessus va se placer parmi les baillis conventuels.) Le tribunal de l'Égard étant ainsi constitué, nous lui donnons pour chef le grand-maréchal, pilier de la langue d'Auvergne.

Le grand-maréchal se place devant le fauteuil le plus rapproché du spectateur.

Digitized by Google

LE GRAND-MARÉCHAL, aux membres de l'Égard.

Pour me conformer à l'ordonnance de très-révérend et très-illustre Raymond Zacosta, en son vivant grand-maître de l'Hôpital, je dois exiger de vous, mes frères, le serment que « vous tiendrez secret tout ce dont il « sera traité et délibéré ; qu'en quelque temps que ce « soit, vous vous garderez d'en rien révéler, et que vous « jugerez équitablement suivant les statuts et louables « coutumes de notre ordre. » Le jurez-vous ?

TOUS, étendant la main droite.

Nous le jurons.

Ils s'asseoient.

L'ISLE-ADAM.

Nous choisissons pour procureur le chevalier frère Jacques Fontaine, de la langue d'Allemagne, qui s'est déjà occupé de l'instruction du procès.

Fontaine descend jusqu'au milieu de l'escalier, où il reste debout, appuyé à la rampe, en face du grand-maître et un peu au-dessus de Vauzelles.

FONTAINE.

Au nom de son Altesse Éminentissime, et en vertu des pouvoirs qu'elle vient de nous déléguer, nous requérons jugement contre Marc de Vintimille, ici présent, accusé de trahison. (A Vintimille.) Jeune homme, vous étiez cette nuit dans la tour du bastion d'Auvergne. Le reconnaissez-vous ?

VINTIMILLE.

Je le reconnais.

Digitized by Google

FONTAINE.

Qu'alliez-vous faire, à pareille heure, dans cette forteresse, dont l'accès n'est permis qu'à la garnison?

VINTIMILLE.

Remplir un devoir de chrétien, mais dont je ne puis rendre compte qu'à Dieu.

FONTAINE.

Avez-vous pris ou trouvé la clé de la poterne?

VINTIMILLE.

Je ne l'ai point trouvée, et j'aurais rougi de la prendre.

FONTAINE.

Ainsi votre conscience ne vous reproche rien?

VINTIMILLE.

Rien, si ce n'est d'avoir pénétré dans la tour clandestinement.

FONTAINE.

Pourquoi vous êtes-vous caché, après l'expulsion des Turcs?

VINTIMILLE.

Parce que, me sachant poursuivi, j'ai pris peur.

FONTAINE.

Vous vouliez fuir?

VINTIMILLE.

Je l'aurais pu; mais je ne l'ai pas voulu.

FONTAINE.

Tout cela est invraisemblable.

Digitized by Google

VINTIMILLE.

J'en conviens, et je suis confus, nobles chevaliers, de ne pouvoir que confirmer vos soupçons par mon silence. Mais je suis engagé d'honneur à ne rien dire.

FONTAINE.

Vous connaissez l'auteur du crime?

VINTIMILLE.

Je ne puis répondre à cette question.

FONTAINE.

Mais vous aviez intérêt à nous trahir. Votre mère est aux mains des Turcs, dans l'île de Lango.

VINTIMILLE, avec une douloureuse surprise.

Ma mère?... aux mains des Turcs, ma mère?

VAUZELLES.

Mais, en vérité, si cela est, il est bien étrange qu'aucun de nous n'en ait rien su!

D'AMARAL, vivement.

L'accusé la croyait bien aux mains des Turcs, je l'affirme.

VAUZELLES, froidement.

Qu'en savez-vous pour l'affirmer?

D'AMARAL.

Je le sais par Gulnare, que vous avez entendue comme moi.

VINTIMILLE.

Et qu'en conclut-on?

Digitized by Google

FONTAINE.

On prétend que les Turcs vous ont fait savoir par des transfuges la captivité, réelle où supposée, de votre mère...

VINTIMILLE.

Ah ! messire !

FONTAINE.

Et qu'ils vous ont promis de l'épargner, si vous les introduisiez dans Rhodes. — Eh bien ! vous ne répondez pas ?

VINTIMILLE, froidement.

C'est une fable indigne.

FONTAINE.

Mais enfin ?...

VINTIMILLE.

Je supplie le conseil de vouloir bien entendre en ma présence cette femme qui m'accuse, et que je ne connais pas.

VAUZELLES, à l'Isle-Adam.

Daignez, monseigneur, donner des ordres à cet effet. Une confrontation ne peut que nous éclairer.

L'ISLE-ADAM.

La demande est juste. (A d'Amaral.) Où est maintenant Gulnare ?

D'AMARAL.

A la prison de la tour d'Auvergne, monseigneur.

Digitized by Google

L'ISLE-ADAM.

Je la croyais au fort Saint-Nicolas. On aurait mieux fait de l'y conduire.

D'AMARAL à l'Isle-Adam.

Votre Éminence n'avait point fait connaître sa volonté.

L'ISLE-ADAM.

C'est bien. Qu'on aille la chercher!

Deux soldats sortent pour exécuter l'ordre de l'Isle-Adam.

VAUZELLES.

Respectable chef de notre ordre, et vous, mes frères en religion, ce malheureux enfant m'était confié ; j'étais l'intime ami de son père : laissez-moi vous dire quelques mots pour sa défense. Par son silence, il nous réduit aux conjectures ; mais je crois à l'engagement d'honneur qu'il invoque, parce que jamais, à ma connaissance, il n'a manqué de sincérité. Pieux, docile, reconnaissant, tel il était naguère, et vous savez quels exemples il avait trouvés dans sa famille : sa mère, quoique étrangère, a mis à notre disposition de grands biens ; son père, quoique laïc, est mort pour nous. — Il n'a trahi, dit-on, que pour sauver sa mère! Ah ! l'allégation est perfide, car aucun autre mobile n'eût été digne de lui. Mais, en vérité, est-ce qu'une même tige produit ainsi le froment et l'ivraie? Où sont les transfuges dont on parle? Comment! ils lui font, au péril de leur vie, une pareille ouverture, et sans même pouvoir apprécier si leur allégation est exacte, il signe d'abord avec eux cet abomi-

Digitized by Google

nable pacte! — La sœur de Soliman l'accuse? Eh! chevaliers, n'est-ce pas là un trait de lumière? l'accuserait-elle, s'il était en effet son complice? Je me tais, vous allez l'entendre elle-même. Mais j'atteste les saintes enseignes de la Religion ici présentes, que je ne vous ai rien dit dont je ne sois profondément convaincu.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GULNARE, amenée par deux soldats. En entrant, elle promène ses yeux sur toute l'assemblée, et les arrête un instant, mais avec une indifférence affectée, sur d'Amaral.

L'ISLE-ADAM, à Gulnare.

Princesse, vous ne devez rien à vos ennemis, mais vous devez quelque chose à la vérité. Vous êtes devant une assemblée de justice. Vintimille proteste énergiquement de son innocence; persistez-vous à l'accuser?

GULNARE.

Seigneur, on m'a déjà fait cette question : j'y ai répondu pour détourner d'un de vos frères d'indignes soupçons. Peut-être aurais-je mieux fait de me taire, car vous n'exigez pas sans doute que je pousse l'abnégation jusqu'à vous dénoncer nos partisans.

VINTIMILLE, à Gulnare.

Osez donc encore une fois m'accuser, madame; mais au moins appuyez de quelque preuve vos allégations. Où m'avez-vous vu? Comment me connaissez-vous? Ah! vous savez sans doute que mes pères, avant les vôtres, ont ré-

Digitized by Google

gné à Constantinople ; fille des Ottomans, vous haïssez le descendant des Paléologues ; mais, ce que vous paraissez ignorer, c'est que, dans la mauvaise fortune comme dans la bonne, la justice est le premier devoir des princes, même envers leurs ennemis. Je ne l'oublierais pas, madame, si j'étais à votre place, et que vous fussiez à la mienne !

L'ISLE-ADAM.

C'est à vous de nous éclairer, d'Amaral : car enfin, malgré de regrettables réticences, l'attitude de ce jeune homme n'est point celle d'un criminel, et les membres de l'Égard l'auront remarqué comme moi.

VAUZELLES.

Le chancelier avait à son service un Turc nommé Sélim : qu'est devenu cet esclave ?

D'AMARAL, avec hauteur.

Me traiterait-on ici en accusé ? Je ne dois d'explications, sachez-le bien, qu'au conseil tout entier, s'il juge convenable de m'en demander.

L'ISLE-ADAM.

Sire chancelier, la question que vient de vous adresser notre frère n'a rien que de naturel. Tout le monde en comprend l'importance, et je désire que vous y répondiez. Hier soir, cet esclave était encore avec vous sur la tour.

D'AMARAL.

Il a profité sans doute de la confusion pour s'enfuir, car je ne l'ai pas revu : mes soupçons s'étaient d'abord

Digitized by Google

portés sur lui; mais ils en ont été détournés par Gulnare.

On entend quelque tumulte à l'une des portes, comme si quelqu'un voulait pénétrer dans la salle.

L'ISLE-ADAM.

Que se passe-t-il donc? Faites silence.

UN SOLDAT.

Monseigneur, c'est une jeune fille qui demande à être introduite, pour affaire pressante.

L'ISLE-ADAM.

Laissez-la entrer.

Isabelle se précipite dans la salle, et s'arrête comme attérée devant l'imposante assemblée des chevaliers. Gulnare, d'Amaral, Vintimille, chacun de son côté, expriment leur surprise et leur anxiété par des mouvements divers.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ISABELLE.

ISABELLE.

Ah! messeigneurs!... (Elle paraît prête à défaillir.)

L'ISLE-ADAM.

Rassurez-vous, jeune fille. Vous avez quelque chose à nous dire : nous vous écoutons avec bonté. Mais qui êtes-vous donc? votre figure ne m'est pas inconnue.

ISABELLE.

Une pauvre captive, élevée dans Rhodes par les soins de monseigneur le grand-chancelier.

Mouvement de surprise dans l'auditoire, et redoublement d'attention.

Digitized by Google

L'ISLE-ADAM.

Parlez sans crainte. Votre faiblesse a droit à notre protection et à nos égards.

ISABELLE.

Messeigneurs, il faut que vous sachiez la vérité, toute la vérité. Marc de Vintimille n'a pas commis le crime qu'on lui impute. Il est mon ami d'enfance : après m'avoir quelque temps perdue de vue, il a su que j'habitais la tour, et c'est pour me revoir qu'il s'y est introduit. Sa délicatesse seule a pu l'empêcher de vous le dire.

L'ISLE-ADAM.

Cette déclaration est bien grave. Veuillez, madamoiselle, en affirmer la sincérité sur les saints livres.

ISABELLE.

Ce serait vous tromper que de faire un pareil serment : je ne suis pas chrétienne, et si ce jeune homme est venu me trouver, c'était pour obtenir de moi ce que je lui ai toujours refusé, mon abjuration.

VINTIMILLE.

Cette noble jeune fille, messeigneurs, vient de vous dire la vérité.

VAUZELLES.

Vous voyez bien, mes frères, que je ne me trompais pas !

L'ISLE-ADAM.

Mais enfin, la poterne a été ouverte, et si ce n'est Vintimille, qui faut-il donc que nous accusions ?

Digitized by Google

ISABELLE.

Moi, moi seule ! Vous avez devant vous, chrétiens, une malheureuse musulmane, qui, bien ingrate sans doute, n'a pu oublier ni sa patrie, ni son Dieu. Punissez-moi ; vengez-vous : je suis prête à mourir en bénissant Allah !

GULNARE, vivement.

Chrétiens, on vous trompe : cette jeune fille n'est pas coupable, et j'ignore jusqu'à son nom.

VINTIMILLE.

Chevaliers, cette jeune fille est innocente, et je le prouverai, si elle m'y contraint.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN SOLDAT, entrant.

LE SOLDAT.

Dieu vous garde, messeigneurs ! j'apporte une triste nouvelle. Une bombe a crevé le toit de Saint-Marc : les charpentes ont pris feu ; l'église vient de s'écrouler.

L'ISLE-ADAM.

Et l'image de Notre-Dame-de-Philerme ?

LE SOLDAT.

Elle est sous les décombres, monseigneur. Un diacre et deux moines, qui se trouvaient à l'autel, ont perdu la vie en essayant de la sauver.

Digitized by Google

FONTAINE, à part.

C'était le *palladium* de la ville!

L'ISLE-ADAM.

Et que dit le peuple?

LE SOLDAT.

Le peuple est consterné : il dit que monseigneur saint Marc est irrité contre nous; qu'il faut se hâter de l'apaiser.

D'AMARAL, à part, d'un air sombre.

Saint Marc est le patron de Vintimille!...

L'ISLE-ADAM.

Ne craignez rien, mes frères : l'image miraculeuse n'a point péri. C'est l'ouvrage immortel de saint Luc : elle est toujours auprès de nous, quoique invisible. D'ailleurs, mieux la vaudrait détruite que profanée!

(On entend les cris : *Aux armes! aux armes!*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DEUXIÈME SOLDAT.

LE DEUXIÈME SOLDAT, arrivant hors d'haleine.

Messeigneurs!... les Turcs ont fait brèche au boulevard d'Angleterre; ils détruisent nos barricades, et cherchent à pénétrer dans la ville : si vous n'accourez tous, nous sommes perdus.

L'ISLE-ADAM.

La séance est levée. Que l'on mette en lieu sûr ce jeune

Digitized by Google

homme et cette jeune fille! — Et nous, mes frères, allons vaincre ou mourir!

Les chevaliers sortent en tumulte, au bruit d'une arquebusade, que domine par instants la voix du canon. Les soldats emmènent Vintimille, Isabelle et Gulnare. D'Amaral reste sur la scène.

SCÈNE IX.

D'AMARAL, seul.

Est-ce assez de tortures, et, supplice pour supplice, n'ai-je pas choisi le plus affreux? Conscience, conscience, on ne peut te mettre en oubli. Ces pauvres jeunes gens! que de courage et d'abnégation! quels nobles assauts! Et moi, que fais-je ici? Je calomnie l'un; je désespère et désavoue l'autre. C'en est assez: qu'une mort trop différée m'affranchisse à tout jamais et du remords et de la honte! (Il tire à demi son épée du fourreau, puis la laissant retomber.) Mourir! mais ce serait un nouveau crime... (Avec horreur.) la mort de Judas!... puis la damnation éternelle! Non, les hommes de ma trempe ne se tuent pas. Que font-ils donc?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

Vaste salle, dite *Loge des chevaliers de Saint-Jean* (1). Porte à gauche ; à droite, l'entrée d'une chapelle. Au fond, une large porte à deux battants.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, seule.

Je n'ai pas su mentir, et l'on m'a relâchée. Mais ils l'ont retenu, lui ! Ah ! pauvre Marc ! sa générosité le perdra. L'attaque inopinée des Turcs avait suspendu mes angoisses : c'était au moins une diversion. Mais les chevaliers ont triomphé encore une fois : il faut que le procès ait son cours. — Je ne m'en plains pas, ô mon Dieu ! car c'est à cette épreuve que je dois de vous connaître : je ne m'en plains pas ; car, rachetée enfin par le baptême, j'ai foi dans votre justice, et j'espère en votre bonté. — Mais quel nouveau rayon descend sur moi et m'illumine? est-ce celui qui toucha saint Paul, lorsque, cheminant vers Damas, il tomba de son cheval et s'écria : Je crois? Non, je vois un cœur percé de sept glaives... c'est la mère de mon Dieu... elle fait

(1) Voir le colonel Rottiers, *Monuments de Rhodes*, planches XXXVIII et XXXIX.

Digitized by Google

briller à mes yeux une blanche couronne : « Je puis, me dit-elle, sauver ton fiancé, si tu veux te donner à moi. » (Elle tombe à genoux.) Consolatrice des affligés, Vierge divine, eh bien ! oui, je me donne à toi sans partage : je t'immole et ma jeunesse et mon bonheur ; je prends pour jamais le voile de tes vierges ; mais vois ce qu'il m'en coûte, et souviens-toi de ta promesse.

Elle se relève.

SCÈNE II.

ISABELLE, DIEZ.

DIEZ, accourant.

Il est sauvé, ma chère damoiselle, et vous le reverrez dans un instant. (S'essuyant le visage.) Ah ! j'ai bien couru pour vous le dire.

ISABELLE.

Sauvé, Diez ? est-il possible ?

DIEZ.

Cela est certain. Le conseil, à l'heure qu'il est, doit avoir rendu sa décision.

ISABELLE, joignant les mains.

O Vierge sainte, il est donc vrai, vous m'avez de suite exaucée ! (S'appuyant à une colonne.) Laisse-moi respirer, Diez... l'émotion, la surprise... Ah ! je vois tourner les murailles !...

DIEZ.

Mais il n'y a pas de joie sans amertume, et si vous

Digitized by Google

saviez à quel prix!... Ah! ma pauvre damoiselle! votre second père, mon malheureux maître!... (S'essuyant les yeux.) Je ne fais que pleurer, excusez-moi.

ISABELLE.

Quelque affreux malheur! Diez, qu'est-il arrivé?

DIEZ.

Le chef de l'Égard allait prononcer la sentence. — « Mes frères, s'est écrié le grand-maître, que l'esprit de lumière soit avec vous! Jamais, pour ma part, je n'ai plus vivement ressenti qu'à l'heure présente cette tristesse qui s'empare du juge, lorsqu'après avoir longtemps et courageusement poursuivi la vérité, il désespère de l'atteindre. » Aussitôt le grand-chancelier, qui était resté sur son siége, impassible et silencieux, se lève, plus pâle et plus défait mille fois que votre malheureux ami, et s'avançant, tête nue, jusqu'au pied du tribunal: « Non, non, dit-il; ce jeune homme est innocent; je m'entendais avec Gulnare pour détourner sur lui vos soupçons. C'est moi qui vous ai trahis. » Arrachant alors l'un après l'autre les insignes de sa dignité, il les jette loin de lui, et va s'asseoir, en baissant la tête, à côté de l'accusé.

ISABELLE.

Mon Dieu!

DIEZ.

Interrogé par le conseil, il indique un chapelain grec qu'une circonstance fortuite avait rendu témoin de ses premières tentatives pour communiquer avec les Turcs.

Digitized by Google

Il rappelle les menaces que lui-même avait proférées depuis l'avènement du grand-maître. Enfin il n'oublie rien pour convaincre ses juges et se fermer toute voie de salut. J'ai craint, à vous dire vrai, qu'il n'invoquât enfin mon témoignage : je suis sorti. Aussi bien, m'eût-il été trop pénible d'entendre prononcer sa condamnation.

ISABELLE.

Oh ! que mon sort est cruel ! Dieu ne sauve mon fiancé que pour perdre mon bienfaiteur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, VINTIMILLE.

VINTIMILLE, se précipitant vers Isabelle et la saisissant dans ses bras.

O ma chère Isabelle !

ISABELLE.

Vintimille !...

Elle cherche, mais faiblement, à se dégager.

VINTIMILLE.

Restez ! oh ! restez ! que vous dirais-je ?

ISABELLE.

Craignons d'offenser Dieu : je suis baptisée, et...

VINTIMILLE.

Baptisée ?...

ISABELLE.

Oui ; j'avais résisté à vos prières ; mais votre abnégation, votre charité m'ont vaincue.

Digitized by Google

VINTIMILLE.

Baptisée ! Mais il n'y aura donc plus d'obstacle à notre union ? Oh ! je vais porter au commandeur cette bonne nouvelle ; je vais lui déclarer notre amour.

ISABELLE.

Ah ! mon ami, songez qu'orpheline comme vous, comme vous j'ai trouvé dans Rhodes un second père, et qu'il y aurait, à l'heure qu'il est, autant de cruauté à lui demander son consentement que d'impiété à s'en passer. Je vous afflige, hélas ! et pourtant il faut tout vous dire : j'ai fait un vœu à Notre-Dame...

VINTIMILLE.

Quel vœu ?

ISABELLE.

Pardonnez-moi, Vintimille : je lui ai promis que si, par son intercession, votre innocence était reconnue, je renoncerais à vous pour me consacrer à son service. — Vous pleurez !

VINTIMILLE.

Il fallait me laisser mourir. Que ferai-je de la vie sans vous ?

ISABELLE.

Vous vivrez, Vintimille, pour honorer le nom, déjà si glorieux, que vous portez. Vous vivrez pour le bonheur de ceux qui vous entourent et qui vous aiment, votre mère, votre sœur, votre jeune frère, votre généreux protecteur ! Et moi, pauvre fille, qui n'étais digne de vous que par la réciprocité de mes sentiments, je prierai

Digitized by Google

Dieu qu'il vous assiste : heureuse de ne vous laisser en m'éloignant, et de n'emporter dans ma retraite aucun remords !

VINTIMILLE.

Vous vous êtes liée par un vœu ! mais en aviez-vous le droit ? Ah ! Isabelle, est-ce donc là ce que vous m'aviez promis ? Non, non, ce vœu n'est point irrévocable : il n'a pas été prononcé librement, selon les rites consacrés ; et fût-il irrévocable, le Saint-Père aurait le pouvoir et le droit de vous en dégager. Le commandeur est aimé du grand-maître ; il agira près de lui pour nous, si nous le mettons dans nos intérêts : nous obtiendrons toutes les dispenses nécessaires. Rendez-moi, je vous en supplie, quelque espérance ; ne faites pas ma condition mille fois pire qu'elle ne l'était tout à l'heure, lorsque vous la jugiez si malheureuse !

ISABELLE.

Qu'exigez-vous de moi ? Je me suis engagée peut-être bien promptement ; mais de bon cœur, parce que, dans ma pensée, votre condamnation était certaine. A peine baptisée, je fais une prière, en promettant un sacrifice ; ma prière est exaucée, et vous voulez que je manque à mes promesses ! Ah ! le Dieu des chrétiens est miséricordieux sans doute ; mais je ne l'ai pas servi dès mon enfance ; j'étais, il n'y a qu'un moment, pour lui une étrangère : je dois craindre les retours de sa justice. Laissez-moi solliciter des dispenses ; aidez-moi même à les obtenir, mais pour accomplir mon vœu, non pour l'éluder ; pour qu'on me permette, quoique née parmi

Digitized by Google

les infidèles, d'entrer, comme chevalière, dans l'ordre fondé en Portugal par Isabelle Fernandes, sous la règle et l'habit de Rhodes. Hélas! je ne puis oublier combien était cher au grand-chancelier ce monastère, où il exerçait son autorité comme vicaire général de la Religion!

VINTIMILLE, avec désespoir.

Que vais-je devenir, ô mon Dieu?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VAUZELLES.

VINTIMILLE, à Vauzelles.

Mon père... (Se précipitant dans ses bras.) Ah! je suis bien malheureux!

VAUZELLES.

Qu'avez-vous, mon cher enfant? Et vous, madamoiselle, que veut dire tout cela?

VINTIMILLE.

Je n'ai plus rien à vous cacher, je l'aime. Vainement vous m'aviez interdit de la voir: tout me parlait d'elle; elle était, quoique absente, l'unique objet de mes pensées. Considérez, messire, qu'une partie de son enfance s'est écoulée dans ma famille; que les années n'ont fait qu'accroître notre mutuelle affection; enfin, qu'aujourd'hui même, elle a voulu se dévouer pour moi. Ne la repoussez pas, mon père: elle est chrétienne.

Digitized by Google

VAUZELLES.

Chrétienne ! est-il vrai ?

ISABELLE.

Oui, messire ; mais ne craignez rien de moi. A Dieu ne plaise que je veuille détourner votre cher Marc des voies honorables dans lesquelles vous désirez le voir marcher ! Ma naissance est inconnue, la sienne est illustre ; il est riche, je suis pauvre. A peine régénérée par le baptême, je viens de me vouer à la sainte Vierge.

VINTIMILLE.

Mon père, ah ! protégez-la contre elle-même, car elle veut se sacrifier une seconde fois. N'est-ce pas que le Saint-Père peut la relever d'un tel vœu ? que vous ne désapprouveriez pas notre union ?... Daignez la rassurer, messire ; mon bonheur est dans votre main.

VAUZELLES, avec tristesse.

Mon enfant, le bonheur n'est pas de ce monde. Les sentiments de cette jeune fille sont au-dessus de sa fortune ; mais Dieu l'a appelée, soumettez-vous.

VINTIMILLE, prenant la main d'Isabelle et la portant à ses lèvres. D'une voix entrecoupée.

Eh bien !... adieu ! — (Avec désespoir.) Non, je ne puis m'éloigner. Je voudrais mourir !

VAUZELLES, d'un ton grave.

Marc, je représente ici votre père : obéissez-moi !

Vintimille cache son visage dans ses mains et s'éloigne avec Vauzelles, qui l'entraine.

Digitized by Google

SCÈNE V.

ISABELLE, DIEZ.

ISABELLE.

Et maintenant, mon pauvre Diez, le sacrifice est consommé. (Elle prend des ciseaux à sa ceinture et coupe une longue mèche de ses cheveux, dont elle forme un nœud.) Tiens, tu lui remettras cela. — Hélas! ni mère, ni sœur!... seule dans un pareil moment! O Dieu, donne-moi la force.... et que ta volonté soit faite!

Elle entre dans la chapelle.

DIEZ, qui la suit du regard.

Elle entre d'un pas ferme dans la chapelle... elle s'agenouille à l'autel de la Vierge... elle prie, la pauvre fille! — O prodige! je vois fleurir la sainte épine entre les mains de l'Enfant-Dieu. Cela n'arrive pourtant que le vendredi saint!

Il tombe à genoux, les mains jointes du côté de la chapelle.

SCÈNE VI.

DIEZ, D'AMARAL entre des gardes, vêtu de noir, costume de gentilhomme portugais, tête nue et sans épée. Diez, en apercevant son maître, se lève et se découvre avec respect. Les gardes s'éloignent dans le fond.

D'AMARAL, à Diez.

Couvre-toi, mon ami; je n'ai plus droit à tes respects.

Digitized by Google

DIEZ, restant découvert.

Oh! monseigneur!...

D'AMARAL.

J'ai déjà abusé de ton dévoûment, et pourtant je te demanderai un dernier service. Tu étais au crime, sois au supplice; ne me quitte pas jusqu'au dernier moment. Si je ne te vois pas dans la foule, je te saurai là; et du moins je ne mourrai pas sans que la pensée de quelqu'un soit avec moi! Après ma mort, mon corps sera mis en quartiers, et ignominieusement donné en spectacle à la multitude. Soustrais, dès que cela te sera possible, ces tristes restes aux derniers outrages; ensevelis-les secrètement. Je voudrais, mon ami, te laisser en souvenir tout au monde, excepté ce que je possède encore: c'est ma bourse. Accepte-la pourtant: elle contient peu de chose... j'y mets mon cœur en te la donnant. (Diez fond en larmes.) Allons, mon vieux serviteur; allons, du courage. Nous avons vu la mort d'aussi près, quoique, à dire le vrai, moins affreuse. Va trouver le grand-maître, et dis-lui qu'avant de mourir, je désirerais le voir et l'entretenir une dernière fois.

Diez s'éloigne par la porte latérale.

SCÈNE VII.

D'AMARAL, GARDES dans le fond, ISABELLE dans la chapelle.

D'AMARAL, apercevant sa fille dans la chapelle.

Je ne me trompe pas, c'est elle, c'est ma fille: ô mi-

Digitized by Google

racle de la grâce! agenouillée dans le saint lieu, les mains jointes devant le crucifix!

Il se rapproche pour écouter.

ISABELLE, priant à haute voix.

Mon Dieu, qui vous êtes appelé le bon pasteur, et qui rapportez vous-même au bercail la brebis qui s'est égarée; mon Dieu, qui avez dit: « Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent; » je vous ai d'abord prié pour Vintimille, je vous ai ensuite prié pour moi, et maintenant je vous prie pour mon infortuné bienfaiteur!

D'AMARAL.

O bienheureux changement! consolante vision! musulmane, elle n'aurait pu que me plaindre; chrétienne, elle prie pour moi! — Ah! ma pauvre fille, si j'osais te dire que je ne suis pas seulement ton bienfaiteur! en ce moment suprême, en ce moment si redoutable, même pour les plus intrépides et les plus dignes, comme je te presserais dans mes bras! Mais non, je fus trop coupable: te révéler ta naissance, ce serait te léguer ma honte, troubler à tout jamais ta vie!... Ton innocence a droit à plus d'égards. De loin, de loin, je te bénis, cher ange, comme ma mère en mourant me bénit; ma pieuse mère, qui me croyait un saint parce que je portais la croix! Hélas! voici que je meurs à mon tour, et, loin de la terre natale, je n'ai même plus sur mes habits cette croix divine pour me dire: Il est une autre patrie! —

Digitized by Google

Mourir de la mort des traîtres, un chevalier, un dignitaire de Saint-Jean! O destinée affreuse! cruel passage! Et cependant me repousserez-vous, ô mon Dieu, entre cette mère qui me tend les bras du haut du ciel, et cette fille qui élève les siens pour moi sur la terre! (Baissant la voix, et se tournant vers la chapelle.) Adieu, chair de ma chair, os de mes os; ô ma bien-aimée fille, quoique tu ne m'entendes pas, adieu!

Il ferme vivement les portes de la chapelle.

SCÈNE VIII.

D'AMARAL, GARDES, L'ISLE-ADAM, DIEZ.

D'AMARAL.

Je vous remercie, monseigneur.

L'ISLE-ADAM, sans amertume.

Que voulez-vous de moi?

D'AMARAL, mettant un genoux en terre.

Votre pardon, pour mourir.

L'ISLE-ADAM, lui tendant la main, que d'Amaral porte à ses lèvres, et le relevant.

Malheureux d'Amaral, je n'ai jamais été votre ennemi.

D'AMARAL.

Vous le prouvez bien noblement. Oui, celui qui agit ainsi était seul digne de commander. Dans mon aveuglement, je voulais perdre, non pas vous seulement, mais la Religion avec vous; et peut-être n'y ai-je que trop

Digitized by Google

réussi, car le Turc connaît à présent l'insuffisance de vos ressources et toute l'étendue de vos pertes. Ah ! monseigneur, c'est ma faute, ma faute, et le mal est irréparable. Qui m'absoudra ?

L'ISLE-ADAM, lui montrant le ciel.

Celui qui préfère souvent le repentir à la vertu.

D'AMARAL, élevant ses mains jointes.

Miséricorde, mon Dieu, miséricorde !

L'ISLE-ADAM, de même.

Seigneur, ayez pitié !

D'AMARAL.

Je voudrais encore vous demander quelque chose.

L'ISLE-ADAM.

Parlez.

D'AMARAL.

La sœur de Soliman, Gülnare, n'a menti que pour me sauver. Permettez-moi d'espérer que l'on aura égard à sa naissance, à son sexe...

L'ISLE-ADAM.

Elle est libre : je viens de la renvoyer à son frère.

D'AMARAL.

Ah ! merci. — Et ce jeune homme que j'ai si cruellement calomnié devant le conseil, ne lui dois-je pas aussi une réparation ? Il aime Isabelle ; elle est digne de lui, et, j'en ai l'assurance, elle vient d'embrasser le christianisme. Daignez, monseigneur, si les événements

Digitized by Google

le permettent, combler les vœux de ces enfants, en facilitant leur union.

L'horloge du palais sonne trois coups.

L'ISLE-ADAM.

Mon frère, votre heure est proche : élevez vos pensées vers Dieu.

Une musique lugubre se fait entendre : la porte à deux battants qui est au fond du théâtre s'ouvre sur la rue des Chevaliers, et laisse voir, entre deux rangs de peuple et de soldats tenant les bannières armoriées de Rhodes, un échafaud élevé sur une place, devant une croix en pierre. Sur l'échafaud se tient un bourreau, vêtu de rouge et masqué, sa hache appuyée sur un billot recouvert de drap noir. Par la porte latérale arrivent sur deux files des pénitents noirs et blancs, psalmodiant le *Miserere,* et suivis d'un frère franciscain, qui tient à la main un crucifix. Viennent ensuite quatre soldats, portant une chaire en bois sur leurs épaules. Les pénitents passent devant d'Amaral et le grand-maître, et se dirigent du côté de la rue. Quand le Franciscain est arrivé devant d'Amaral, il lui fait baiser le crucifix ; le cortége s'arrête, et les soldats déposent la chaire, afin que d'Amaral y puisse monter.

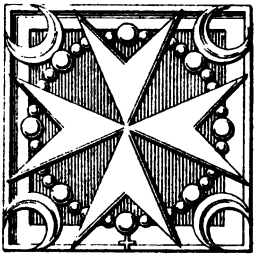
D'AMARAL, à l'Isle-Adam.

Adieu, prince magnanime, bénissez-moi.

Il s'incline. L'Isle-Adam étend les mains pour le bénir. Puis d'Amaral monte dans la chaire, que les soldats reprennent sur leurs épaules, et qu'ils portent, précédée du cortége, vers l'échafaud. L'Isle-Adam tombe à genoux, dans l'attitude de la prière.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Poésies, 1 vol. in-8°.

Alceste, tragédie, 1 vol. in-12.

Polyxène, tragédie, 1 vol. in-12.

Vie de Jacques, comte de Vintimille, 1 vol. in-8°.

ORLÉANS, IMPRIMERIE DE G. JACOB, CLOITRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Crus 92.2
Marc de Vintimille, ou Les Chevalie
Widener Library 007098829
3 2044 088 709 688

Digitized by Google